

COMMENT LA PETITE LISA PILENKO EST DEVENUE

SAINTE MARIE DE PARIS

Xénia Krivochéine



SAINTE MARIE DE PARIS

Xénia Krivochéine

Comment la petite Lisa Pilenko est devenue

SAINTE
MARIE
DE PARIS

Traduction du livre par Nikita Krivochéine
et du poème par Serge Model

*Publié avec la bénédiction de
Monseigneur Joseph,
Archevêque d'Europe Occidentale,
Métropolitte de la Métropole Orthodoxe Roumaine
d'Europe Occidentale et Méridionale*



ΑΡΟΣΤΟΛΙΑ

Comment la petite Lisa Pilenko est devenue Sainte Marie de Paris
Xénia Krivochéine

Traduction du livre par Nikita Krivochéine et du poème par Serge Model

Mise en page : Daria de Guigné, Teremok.design

Icône page 94 : Sainte mère Marie (Skobtsov) par Olga Platonova
(Paris, 2019, tempera à l'œuf sur bois)

© APOSTOLIA 2020
editions@mitropolia.eu
ISBN 979-10-97454-82-1

Toute reproduction interdite

*Pour le 75^e anniversaire de la mort de
Mère Marie Skobtsov à Ravensbruck en 1945*

Chers amis,

Je tiens à vous parler d'une femme remarquable dont le nom appartient à l'histoire du XX^e siècle. Sa vie est en quelque sorte similaire à celle de nombreux Russes ayant connu la révolution de 1917 et contraints à l'exil.

Ce livre est destiné aux adolescents comme aux adultes, aux croyants comme aux agnostiques. Chacun a dans son cœur l'amour, l'espoir et la compassion.

Xénia Krivochéine



Les parents



Lisa et son frère Dimitri



Ялта. Женская Гимназія.
Yalta. Collège pour femmes.

Крымъ — Crimée.

Le lycée de Yalta

I

L'hiver 1891 a été à Riga très ensoleillé et neigeux, la gaité de Noël se sentait déjà dans les rues. Les vendeurs de confiseries, de pains d'épices enveloppés dans du papier doré, d'ornements pour les sapins et de cadeaux donnaient de la voix pour attirer les passants. La famille du vice-procureur de la ville, Youri Dimitrievitch Pilenko, se préparait, elle aussi, à fêter ; mais on y attendait surtout, avec émotion et impatience, la prochaine naissance du premier enfant. Sophie Borissovna, l'épouse de Youri D., avait à l'avance, selon la tradition, préparé le trousseau du bébé. On ne discutait pas du prénom à choisir. Comme cela arrive souvent la mère espérait une fillette alors que le père souhaitait la venue au monde d'un garçonnet.

La grande cathédrale orthodoxe se trouvait non loin de leur domicile. Souvent la famille se rendait sur les plages de la mer Baltique, on s'y baignait, on organisait des piqueniques. En été, on allait sur le littoral de la mer Noire, dans le domaine familial de *Djemet*, non loin d'Anapa. Il y avait là une grande maison blanche à deux étages avec un donjon et de nombreuses terrasses. Tout autour il y avait un grand jardin et des vignobles.

Le 8 décembre, une fillette est venue au monde dans la famille Pilenko, le 27 décembre le bébé a été baptisé Élisabeth

dans la cathédrale de la Nativité à Riga. Lors du baptême, la fillette faillit mourir : le prêtre avait à trois reprises immergé le bébé dans le baptistère, il avait manqué s'étouffer. Il fallut le ramener à la vie. Le Seigneur avait prédestiné la fillette à un sort et une vie particuliers : sauver la vie des autres, combattre le mensonge et l'injustice, aider les pauvres et les malades, prendre les ordres et atteindre la sainteté.

Deux ans plus tard, elle eut un petit frère, Dimitri. Les enfants étaient élevés dans la tendresse mais non sans rigueur. Les parents voulaient que leurs enfants grandissent sainement, ne soient pas gâtés, leur inculquaient l'amour de la beauté, la foi chrétienne et le respect des traditions familiales. Chaque Noël, un sapin décoré était dressé dans la maison. La mère, Sophie B. Pilenko, se souvenait d'une occasion où le Père Noël avait, pendant le dîner, frappé à la fenêtre : « Les enfants restèrent figés, la fourchette à la bouche. Le Père Noël tenait un sapin et une petite lanterne. Il portait sur son dos un grand sac contenant des cadeaux. Subitement le Père Noël disparut, ce qui plongea les enfants dans le désespoir. Cinq minutes plus tard, on sonna à la porte. Dimitri, quatre ans, ouvrit et se mit à déclamer une poésie adressée au visiteur et se jeta sur lui pour l'embrasser. Lisa s'inclina et demanda timidement si, elle aussi, pouvait l'embrasser. Le Père Noël se mit à distribuer des jouets aux enfants. Ils étaient certains que le visiteur était venu dans une luge en argent tirée par des rennes aux cornes en or. À cet âge ils ne se doutaient pas qu'il s'agissait de leur père déguisé ».

Youri D. Pilenko, le père, était d'apparence athlétique, il aimait les exercices, surtout l'aviron et la natation. Les personnes de taille moyenne atteignaient à peine ses épaules. En même temps,

il se distinguait par un caractère très doux et ouvert ; dans la vie, il se montrait accueillant et hospitalier, bon père, époux aimant ; il se souciait beaucoup de l'instruction de ses enfants.

Dès leur première enfance, Lisa et son frère Dimitri reçurent le surnom de « petits spartiates ». On les avait accoutumés à la douche et à la gymnastique matinales. La famille Pilenko était assez aisée, mais les enfants n'étaient pas du tout gâtés. La mère leur inculquait qu'il fallait partager avec les pauvres. Avant Noël et Pâques, Lisa et Dimitri allaient à l'église et distribuaient leurs jouets aux enfants. Ses amies d'école se souviennent de Lisa faisant cadeau de ses robes les plus belles. Une fois, sa grand-mère lui adressa un reproche : « Je t'ai soigneusement choisi cette robe, et toi tu l'as donnée à une autre fillette ». Lisa embrassa sa grand-mère et répondit : « Grand-mère, ne sois pas triste. Jamais cette fillette n'aurait eu une telle robe. Si tu avais seulement vu comme elle était heureuse ! »

La famille de Lisa était d'ancienne noblesse. Il y avait parmi ses ancêtres des Français, des Cosaques, des Polonais. Certains étaient des généraux ayant fait la campagne de 1812 contre Napoléon. Ils avaient de nombreuses décorations. Le grand-père de Lisa, un général, s'installa à Anapa lorsqu'il prit sa retraite et il se consacra entièrement à la viticulture. Youri D., son fils, et Lisa, sa petite-fille, héritèrent donc de son attachement à la terre et de son amour de la nature. La famille Pilenko était très fidèle aux traditions, elle gardait l'amour des ancêtres.

Une fois, à Riga, après la liturgie dominicale, le père annonça lors du repas familial : « Nous irons nous installer à Anapa ! » Ce changement inopiné n'eut aucune répercussion défavorable sur la carrière de Youri Dimitrievitch. Il hérita de son père d'un grand

domaine, d'un verger, de vignobles. Il aimait la terre et perpétua avec amour le travail de sa famille.

C'est à Anapa que Lisa fait son premier pas sacrificiel sur le chemin qui mène vers Dieu. Elle cassa sa tirelire pour en donner le contenu au chantier de l'église du Prophète Osée. Ce grand édifice en briques rouges était appelé par les gens « *l'église rouge* » ; le grand-père de Lisa en avait commencé le chantier, son père le mena à bien. Youri D. Pilenko avait la réputation d'être un mécène généreux, il venait en aide aux jeunes peintres, aux futurs agronomes, il payait leurs études.

À Riga, comme plus tard à Yalta et Anapa, les demeures des Pilenko étaient toujours très hospitalières. Les enfants aimaient organiser des spectacles : Lisa adorait se déguiser tantôt en princesse russe, tantôt en ange aux ailes dorées ; Dimitri, lui, préférait se montrer en méchant sorcier à la barbe très longue. Lisa était d'une nature gaie et vivante, elle ne pleurnichait jamais, elle aimait chanter et danser. Très tôt elle comprenait déjà les conversations des adultes et cela contribuait à sa formation intellectuelle. La table des Pilenko réunissait des hôtes très divers – enseignants, simples paysans, fonctionnaires... On y parlait politique, peinture, littérature... Une fois, les invités prièrent Lisa de déclamer des poésies. Quelqu'un dit : « De quelles poésies s'agit-il ? Lisa n'est qu'une gamine ! »

Lisa s'avança sans se dépêcher au milieu de la pièce, ses joues avaient rougi, ses yeux noirs brillaient. Elle commença d'une voix forte et assurée :

Quand on me dit que je ne comprends pas la vie, Quand on me dit que je suis trop jeune, C'est en souriant que je réponds que ce n'est pas le temps qui passe qui fait l'homme. Souvent le sage aux

cheveux d'argent ne connaît pas la vie, tel un enfant. Alors que l'adolescent, tel un sage, a compris la vie dès le berceau.

Après sa déclamation Lisa avoua fièrement : « Vous voyez, je ne suis plus petite, je viens de composer ces vers impromptus pour vous répondre. »

Elle avait alors un peu moins de treize ans.

La personnalité se constitue essentiellement pendant l'enfance et l'adolescence. La maturité vient pendant la jeunesse. Souvent les enfants s'appliquent à imiter les adultes qu'ils aiment et respectent. C'est très tôt que Lisa a éprouvé pour son père bien plus que l'amour filial, elle ressentait une véritable vénération à l'égard de l'autorité paternelle. Elle voulait ressembler à son père en tout. Elle éprouvait une véritable adoration pour son père !

Youri Dimitrievitch avait, au Ministère de l'agriculture, la réputation d'un homme ferme refusant toute compromission. Toujours il combattait les injustices, les prévarications. Pour le récompenser, le Ministère l'affecta en Crimée au poste de directeur du jardin botanique impérial *Nikitskiy* de Yalta.

Tous les membres de la famille se sentaient là comme au paradis, la maison se noyait dans les roses et le jasmin !

De la terrasse, la vue sur la mer et les montagnes était splendide. Lisa fut inscrite dans un lycée pour filles. Elle se mit au dessin, suivit des leçons de broderie, lut énormément et prit goût très tôt aux livres pour adultes. Lorsque, deux ans plus tard, elle se retrouva à Saint-Pétersbourg, ses camarades de classe se montrèrent étonnées de sa maturité et de ses connaissances littéraires.

Fin 1906, Youri D. Pilenko devait être muté à Saint-Pétersbourg. Pour une nouvelle fois, il fallait préparer les valises. Sophie

Borissovna, la mère de Lisa, craignait ce changement et avait de mauvais pressentiments. Ses proches ne comprenaient pas cet état d'esprit, car il n'y avait pas de quoi être inquiets.

Mais subitement le père mourut !

La mort de l'être aimé fut pour Lisa un choc terrible. Elle était dans le désespoir et se sentait victime d'une terrible injustice. Elle avait alors quinze ans. Lisa grandissait dans une famille chrétienne. La mort de son père éprouva l'authenticité de sa foi en Dieu : où était Sa miséricorde ? Pourquoi Dieu qu'elle aimait et qu'elle priait n'avait-il pas sauvegardé la vie de son père ? C'était pour elle le premier décès d'un proche. Elle assaillait de questions ses amies, sa mère, mettait tout en doute : « Pourquoi mon père est-il parti ? Il était très bon, il aimait et aidait les gens. Pourquoi est-ce lui que Dieu a rappelé ? Comment comprendre l'éternité de l'âme ? ». Elle éprouvait de terribles tourments et ne parvenait pas à trouver de réponses à ces douloureuses questions.

Lisa ne s'était pas attachée à Saint-Pétersbourg : le climat y était toujours humide, il y faisait froid et sombre. Elle venait chaque Noël dans cette ville avec ses parents et passait le reste de l'année dans le Midi. Voilà qu'après la mort de son père il lui avait fallu déménager. La mer chaude, le soleil, les vignobles, l'harmonie et le bonheur au sein de la famille, tout cela était resté à Yalta et Anapa. Lisa se retrouvait dans une ville septentrionale aux nuits longues et aux brouillards automnaux.

À Pétersbourg, elle fit la rencontre de Constantin Pobedonostsev, procureur en chef du Saint Synode, et osa lui poser la question : « Où est la Vérité divine, où est la justice de Dieu ? ».

Cela peut paraître étrange mais de véritables liens d'amitié se tissèrent entre ce dignitaire et Lisa. Amitié entre un sage aux cheveux grisonnants et une adolescente surdouée.

Elle se souvint pour toujours de la réponse que lui fit Pobedonostsev: « Ma petite Lisa, mon amie ! La Vérité est bien sûr dans l'amour. Souvent l'on pense qu'il s'agit de l'amour pour ceux qui sont loin. Ce n'est pas ça du tout. Si chacun aimait son prochain, celui qui est à côté, l'amour de ceux qui sont loin deviendrait inutile. Il en est de même de ce que nous faisons dans la vie : les grandes causes lointaines n'apportent pas grand-chose, ce sont les petits gestes, souvent imperceptibles, qui sont authentiques. Nos exploits restent toujours inaperçus. Ce n'est pas dans la pose que nous prenons, dans notre gestuelle qu'est l'exploit, mais dans la modestie et le sacrifice de soi... »

Elle n'avait pas tout compris, mais retint ces paroles du procureur en chef et s'efforça en grandissant de se pénétrer de leur sens. Son père n'était plus là. Mais elle avait pu s'inspirer de ses qualités : la miséricorde, le rejet du mensonge et le don du pardon. Elle comprit plus tard ce que signifie se soucier de ses proches. La personnalité et le caractère de Lisa prirent forme pour beaucoup grâce à de tels rencontres et changements dans sa vie. Dieu et la Providence la prédestinaient à devenir Sainte mère Marie.

De nombreuses épreuves l'attendaient. Avec l'âge, Lisa comprit que l'espoir est indispensable pour ceux qui sont dans le désespoir, qu'il faut leur tendre une main secourable, qu'il devient alors possible de sauver la personne non seulement d'une mauvaise action mais de la mort même. On dit dans le peuple : « Aime-nous tels que nous sommes, il est facile d'aimer les bonnes personnes ».



Alexandre Blok et les poètes du *Siècle d'argent*



Lisa 1909

Assis: Sophie B. Pilenko
et Dimitri Pilenko

Debout: Lisa Pilenko avec sa fille
Gaïana dans les bras de sa nourrice.
Anapa 1915.



II

L'enfance insouciante de Lisa prit fin avec la mort de son père et l'installation à Saint-Pétersbourg. Une nouvelle vie avait commencé. Lisa poursuivit ses études en cinquième au célèbre lycée *Tagantseva*. C'est dans un autre lycée également très connu, celui de *Stoïounina*, qu'elle obtint son bac avec mention. C'est alors qu'elle commença à apprendre sérieusement la peinture. Ses amies d'école se souviennent que Lisa avait un grand talent, qu'elle se donnait tout entière à la poésie, qu'elle allait aux expositions des peintres de l'époque.

En décembre 1907, sa cousine l'invita à une soirée de poésie. Elle y entendit pour la première fois le déjà célèbre Alexandre Blok déclamer ses vers. Ce fut pour elle une véritable découverte de la poésie moderne. De retour à la maison, elle nota dans son journal : « C'est quelque chose d'extraordinaire que je ressens... Il comprend les mystères de l'univers, ses vers me bouleversent ». Elle avait alors seize ans, le célèbre poète approchait de la trentaine.

Ils firent connaissance. Cette rencontre la marqua pour toute sa vie : échanges de lettres, rencontres, conversations, tout cela sur une très longue période. Elle apprenait chez lui la poésie, il lui consacra un poème.

Lisa se faisait des amis, elle rencontra alors de célèbres artistes. Cette époque dans l'histoire de l'art russe fut appelée « le siècle d'argent ». Il faut nommer de célèbres poètes et artistes comme Anna Akhmatova, Nicolas Goumilev, Marina Tsvetaeva, Alexis Tolstoï, Nathalie Gontcharoff... Ils devinrent pour Lisa non seulement des exemples mais aussi des amis qui l'admirent dans leur cercle. Elle commence à exposer ses toiles dans les salons de Pétersbourg, des revues littéraires publient ses poésies.

L'immersion de Lisa dans les milieux de la bohème intellectuelle lui devient spirituellement pesante. Elle se rend compte qu'elle n'y est pas à sa place. La religion l'intéresse de plus en plus, elle se passionne pour les icônes, le folklore russe et les poèmes médiévaux. Une fois par semaine, elle va au Musée Russe, surtout dans les salles où se trouvent les icônes anciennes, s'efforce de se pénétrer du mystère que cachent leurs personnages. Les parents de Lisa étaient profondément croyants et l'avaient éduquée dans le respect de la foi et de l'Église orthodoxes. Dès sa prime jeunesse, elle s'intéressa à tout ce qui concerne la religion.

En 1909, elle s'inscrit à la faculté de philosophie des *cours Bestoujev* pour femmes. Cela ne lui suffit pas. Elle souhaite approfondir ses connaissances en théologie. Sophie B. Pilenko, sa mère, essaye de dissuader Lisa de le faire. Lisa fait à son gré et obtient un rendez-vous avec le recteur de l'Académie de théologie qui lui explique qu'elle ne peut être admise qu'en tant qu'auditrice libre, tous les étudiants étant des hommes. Élisabeth réussit à convaincre le recteur qui accepte de l'inscrire aux cours par correspondance. Elle prend des leçons particulières à domicile chez les enseignants, passe ses examens. Les professeurs ne se montraient pas tous bienveillants à son égard, en effet, elle était la pre-

mière jeune fille à vouloir obtenir un diplôme complet en théologie.

La Première guerre mondiale commence le 1^{er} août 1914, tout change dans le pays. Lisa éprouve de grandes craintes pour l'avenir du pays, pour ses proches et pour ceux qui lui sont plus lointains. Élisabeth s'applique à comprendre qui dans cette guerre est du bon côté, en même temps elle veut se pénétrer du sens du commandement « Tu ne tueras point ». La masse des innocents tombant au front sans aucune bonne raison lui rendaient à jamais la violence inacceptable. C'est alors qu'elle apprit à discerner le bien et le mal. La jeune fille dit à sa mère qu'elle priait chaque jour pour la Russie, pour tous les hommes, la guerre lui ayant fait comprendre que « le peuple qu'elle aime n'a besoin que du Christ ».

Le mouvement révolutionnaire était en plein essor, attirant toutes les couches de la société depuis les simples citoyens jusqu'à la noblesse. Les combats emportaient les vies par milliers, les gens étaient en colère. De nombreux artistes et poètes, les milieux universitaires, la noblesse, tous critiquaient la politique menée par l'empereur Nicolas II. Comme beaucoup dans son entourage, Élisabeth voulait pour son pays des changements profonds et espérait la révolution. Elle était persuadée que si l'on réussissait à faire chuter la monarchie les choses changeraient pour le mieux. Élisabeth devint le témoin de la révolution de 1917. La cruauté manifestée par les bolcheviks, les mises à sac des églises la firent se détourner à jamais de Lénine. Les bolcheviks promettaient l'égalité et la fraternité. Or, dès qu'ils obtinrent le pouvoir, des représailles de masse furent déclenchées contre les ouvriers, l'intelligentsia et le clergé. Élisabeth tenait un journal où elle consignait les événements. Ce journal servit par la suite de base à ses futures mémoires. Elle ne pouvait pas adhérer

au parti bolchevik, elle alla donc chez les socialistes-révolutionnaires (les S.R.).

Le parti des socialistes-révolutionnaires est devenu en 1917 le plus important en Russie avec près d'un million d'adhérents. De nombreux intellectuels s'y inscriront. Pour beaucoup les S.R. étaient les héritiers des populistes (« narodniks »). La libération des paysans et la distribution des terres étaient à leurs yeux la condition du bonheur du pays. Le programme des S.R. était « Abolition de la propriété privée, distribution des terres ». L'édification du socialisme devait selon eux commencer dans les campagnes. Après la révolution d'octobre 1917, les S.R. se dressèrent rapidement contre les bolcheviks, leurs alliés d'hier. En grand nombre ils combattront dans les rangs des Blancs lors de la guerre civile.

La famille Pilenko possédait à Anapa de vastes vignobles reçus par Élisabeth en héritage. Après la révolution de 1917, elle fit don de ses terres aux paysans de l'endroit. Elle était toujours pénétrée de l'idée de l'égalité dans la justice. Cet idéal d'égalité entre riches et pauvres avait renforcé en elle sa vision chrétienne du monde.

À l'automne 1918, elle milita au sein du parti socialiste-révolutionnaire. Anapa était à l'époque aux mains des *Blancs* commandés par le général Denikine. Cela n'empêcha pas Élisabeth de quitter Moscou pour venir s'installer à Anapa. Aux yeux des *Blancs*, Élisabeth représentait un ennemi au même titre que les bolcheviks. Elle fut immédiatement arrêtée. Elle devait passer devant un tribunal et risquait d'être condamnée à mort. Élisabeth resta plusieurs mois en prison, soumise à de durs interrogatoires. Les avocats, l'opinion et une campagne pour sa défense la sauvèrent. Une rencontre déterminante se produisit pendant ces quelques mois où sa vie n'était suspendue qu'à un fil. Maître

Korobjine, son avocat, lui annonça : « Un officier du Kouban veut vous venir en aide. Je vous ferai le rencontrer ». Cet officier était Daniel Ermolaevitch Skobstsov. Il était alors membre du gouvernement du Kouban où il avait le portefeuille de l'agriculture. Skobstsov fit de son mieux pour défendre la détenue, fit appel à toutes ses connaissances parmi les cosaques et même les officiers blancs. On peut supposer que, sans l'aide de D. Skobstsov, Élisabeth aurait été exécutée.

Après la fin du procès, Élisabeth et Daniel E. se marièrent à Ekaterinodar, à la cathédrale Saint-Alexandre-de-la-Neva. L'armée *Rouge* continuait son offensive partout en Russie.

Afin d'éviter une deuxième arrestation, les Skobstov émigrèrent. Une vie complètement nouvelle les attendait. L'itinéraire de la famille passait par l'île de Lemnos, la Serbie et, enfin, l'arrivée à Paris. Ce départ de Russie en 1920 était pour Élisabeth, la future mère Marie, une séparation définitive.

Ce n'est qu'en 1924, à la suite de longues pérégrinations qu'Élisabeth et Daniel Skobstov avec leurs enfants et Sophie B. Pilenko (la mère d'Élisabeth) purent s'installer à Paris.

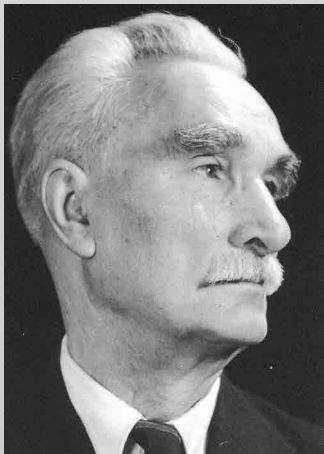
Ils se heurtèrent d'emblée à toutes les difficultés de la vie en exil : misère, absence de protection sociale, absence d'emploi stable... Élisabeth trouvait son unique réconfort dans ses contacts avec des philosophes et des théologiens russes qui surent fonder à Paris *l'Institut de théologie Saint Serge*. Elle connaissait nombre d'entre eux depuis la Russie, ils impliquèrent Élisabeth dans la vie spirituelle de la diaspora russe, dans le mouvement nouvellement fondé de l'ACER.



Institut de théologie orthodoxe Saint Serge,
le M^{gr} Euloge et les enseignants, 1926



Métropolitte Euloge, 1930



Daniel E. Skobtsov



Élisabeth avec ses enfants

III

En 1927, lors du V^e congrès de l'ACER en France, Élisabeth fut élue responsable des activités sociales du mouvement. C'est à partir de là que commença son travail missionnaire.

ACER – L'Association Chrétienne des Étudiants Russes avait été fondée en 1923 en Tchéquie par des représentants des croyants russes âgés de 17 à 35 ans venus de tous les pays. L'ACER avait Paris pour siège. Les objectifs du mouvement étaient exposés dans ses statuts. L'essentiel était d'unir les jeunes fidèles pour les aider à servir l'Église orthodoxe, défendre la foi et combattre l'athéisme et le bolchevisme. L'ACER déclarait ses liens indissolubles avec la Russie et soulignait que la culture russe véritable est inséparable de l'orthodoxie: « Nous estimons que notre devoir est de témoigner au monde entier de la Russie authentique ainsi que des souffrances qu'éprouve le peuple russe. »

Élisabeth Skobstov était riche de divers talents. Elle savait admirablement dessiner, composer des poésies, brodait et peignait des icônes.

Après avoir quitté la Russie, la famille avait dû beaucoup errer. L'argent manquait cruellement. Le mari d'Élisabeth, Daniel E., obtint son permis de conduire et devint chauffeur de taxi. Elle se mit à confectionner des poupées avec tout ce qui lui tombait

sous la main. Elle travaillait jour et nuit. Il n'y avait pas d'électricité dans la mansarde où ils habitaient, il fallait donc se contenter de la bougie. Elle s'y abîma les yeux et dut porter toute sa vie des lunettes. Ses poupées avaient un grand succès dans les boutiques chics. Sa mère et sa fille aînée Gaïana l'aidaient dans ce travail.

Secrétaire « mobile » de l'ACER, elle continuait à broder dans les trains. Elle écrivait et dessinait pendant ses voyages. Élisabeth passait ses étés dans les camps de vacances de l'ACER, en bord de mer. Chaque jour elle réunissait des groupes de jeunes dans les prés entourés de bruyères et de pins. Tout en continuant à broder, elle parlait aux jeunes du bien et du mal, lisait des poésies, évoquait la vie en Russie. Elle se servait d'un grand tambour à broder, cela sans préparer de croquis. Des ornements inhabituels, des poissons, des oiseaux, les personnages des apôtres-pêcheurs, des anges, des visages de saints se formaient sous le regard admiratif des jeunes filles. Elle ne faisait que sourire et hausser les épaules en entendant les questions des jeunes filles : « Comment arrivez-vous à le faire ? »

*Je vais prier Dieu pour un autre silence,
Je broderai un dessin sans fin,
Et le fil vermeil me conduira lentement
À travers déserts et monts bleuissants.
Au-dessus de l'eau, je broderai une forêt d'oliviers,
Les croix des cordages sombres des pêcheurs,
L'azur infini des vastes cieux,
Des poissons rouges dans les mers limpides.
À travers le rideau bleu, une colombe s'envolera
Auréolée de rayons cristallins ;*

*Dans les champs stellaires, le diable sera vaincu,
Je broderai en fil d'or le choc des épées.*

Des jeunes lui posaient des questions de toutes sortes. L'une des plus fréquentes était : « Pourquoi faut-il aider les malades et les pauvres ? Pourquoi les plaindre et les aimer ? » Il est difficile à un jeune homme en bonne santé qui a toute sa vie devant lui de comprendre, ne fût-ce que d'une manière abstraite, la signification du commandement de l'amour du prochain.

Élisabeth avait entendu ce principe énoncé par son vieil ami Pobedonostsev, elle était alors trop jeune et inexpérimentée pour bien s'en pénétrer.

Elle composait les groupes de jeunes se rendant en colonie de vacances de sorte qu'il y ait toujours quelques arriérés mentaux. Ils étaient entourés d'attention, on leur apprenait à lire, à dessiner, à chanter. À la cantine, ces enfants étaient assis à la table commune. Tout était fait pour qu'ils ne se sentent pas exclus. « Aimez, ne rejetez personne, aidez vos parents, votre voisin malade, partagez votre pain avec celui qui a faim », les jeunes filles mettaient en pratique les maximes que leur répétait leur monitrice Élisabeth.

Dans les années 20 du siècle précédent, les exclus étaient nombreux au sein de l'émigration russe. Le chômage, l'absence de tout espoir incitaient les hommes à passer leur temps dans les bistros. Les camps de réfugiés au Sud de la France, à Marseille étaient remplis de migrants venus du monde entier. Dans les villages de mineurs, dans le Nord de la France, on mourait de faim. Élisabeth Skobtsov se mit à sillonner le pays. Rapidement elle prit conscience que l'unique aide à apporter à tous ces gens était d'ordre médical et social. Ils avaient besoin d'elle autant que les enfants ont besoin de l'amour maternel. Les années passées avec

eux l'aiderent à prendre conscience de l'objectif de sa vie entière. Souvent elle se rendait dans les monastères, mais elle voyait sa vocation dans l'action dans le monde. Elle écrit dans l'un de ses textes que « l'amour chrétien apprend non seulement à prier pour le prochain mais surtout à donner sa dernière chemise et son dernier morceau de pain aux pauvres. » Ses contacts étroits avec les orphelins, les mendiants, les vieillards lui permirent de se pénétrer du commandement de l'amour réciproque : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (Jn. 15 :13).

Élisabeth rédigeait des comptes rendus de ses activités sociales. Ces feuillets devenaient des cahiers épais, cahiers qui, aux réunions de l'ACER, l'aidaient à parler du travail accompli. Ce n'était pas de cours et de leçons dont avaient besoin les gens dans les taudis qu'elle visitait, mais de compassion et de contacts. Élisabeth écrivait : « Ces immigrés voulaient trouver le moyen d'échanger quelques mots avec moi en tête à tête. Des files d'attente se formaient à la porte de la pièce, comme devant un confessionnal. Les gens voulaient parler de leurs malheurs ou exposer leurs remords... »

Une fois, elle se rendit dans un village de mineurs situé dans les Pyrénées. Des familles nombreuses d'émigrés y vivaient dans la faim et le froid. Ils ne comprenaient pas pourquoi cette femme venue les voir leur parlait du bien et du mal alors qu'ils n'avaient rien à manger. Ils se mirent à s'indigner bruyamment et s'apprêtaient à la mettre dehors. Un mineur cria méchamment : « Vous auriez mieux fait de laver les sols et de nettoyer. Pas la peine de nous faire des cours ». Élisabeth sortit dans la cour, en rapporta un seau plein d'eau, prit un torchon et se mit à laver : « Ils étaient

assis, ils regardaient et, lorsque j'eus fini de laver, l'homme qui m'avait presque injuriée enleva sa veste, me la tendit en disant : « Mettez ça, vous êtes toute trempée ». On l'installa à table pour lui servir un maigre repas. La conversation se noua. L'un des mineurs se trouvait au bord du suicide. Élisabeth lui parla, l'emmena chez des amis où il put sortir de son désespoir. Elle conduisit cinq femmes enceintes dans le village voisin où il y avait un médecin. En rentrant à Paris, elle prit avec elle trois adolescents...

La fois suivante, elle alla à Marseille afin d'y sauver deux étudiants russes. Ignorant le français, n'ayant pas de travail, ils sombraient dans le désespoir et la drogue. Élisabeth entra courageusement dans la maison où ils se trouvaient pour constater qu'il s'agissait d'un véritable bouge. C'est littéralement par la force qu'elle en fit sortir les deux jeunes. Puis elle les conduisit dans une famille amie où, peu à peu, travaillant dans la nature, ils reprirent leurs esprits. Ce ne sont là que deux exemples de ce que faisait Élisabeth, ces cas se chiffrant par dizaines. Elle allait dans les hôpitaux, les foyers pour les vieux. Ce n'est pas seulement aux réfugiés russes qu'elle venait en aide, elle s'occupait également des Polonais, des Ukrainiens et même des Kalmouks. Il y avait parmi eux des peintres, des ingénieurs, des officiers, des chauffeurs de taxis et des anciens banquiers. Tous avaient besoin d'être aidés. Elle se montrait très compatissante : « Comme il n'est pas simple de donner sa vie à un ivrogne ou à un éclopé ». Tout ce que faisait Élisabeth était une véritable épreuve pour la cohésion de toute la famille Skobtsov.

Les voyages incessants à travers la France, le désir d'Élisabeth de devenir moniale dans le monde suscitaient le mécontente-

ment de son mari. Le mariage se rompit. Même après le divorce, les relations restèrent chaleureuses au sein de la famille.

Élisabeth avait trois enfants : Gaïana, Youri et la petite Nastia. Elle les adorait et prenait soin d'eux. Un malheur subit frappa la famille : Nastia, la cadette, contracta à quatre ans une méningite et décéda. Dans la prière et la souffrance, la mère passa quatre mois au chevet de sa fille. La médecine se montra impuissante.

Cette mort fut terrible pour Élisabeth Yourievna. Elle n'était pas à même de surmonter son malheur. Elle parvint cependant à accepter son sort et à continuer à vivre. Elle avait alors 35 ans et, comme elle le disait elle-même, la mort de sa fille l'amena définitivement à la décision de prendre le voile. Le métropolite Euloge Guéorguievsky, qui était alors à la tête de l'Église orthodoxe en France, lui accorda son soutien le plus chaleureux. Il connaissait bien Élisabeth et comprenait que les pertes, les difficultés étaient pour elle une véritable école. Elle avait su surmonter les épreuves avec honneur et avançait fermement vers Dieu par l'amour du prochain.

Le jour vint enfin où elle devait prononcer ses vœux monastiques. Avant cet événement providentiel, elle passa trois jours et trois nuits plongée dans la prière, dans une petite cellule de l'Institut de théologie Saint-Serge. Le 16 mars 1932, le métropolite Euloge accepta les vœux d'Élisabeth en lui conférant le nom de Marie. Ce choix n'était pas un hasard, c'était en l'honneur de Sainte Marie l'Égyptienne. Élisabeth avait peint une icône de sa nouvelle sainte patronne. On y voyait un ange qui de son aile protège la figure inclinée d'une femme. Sa main lui indique le chemin de la ville. La moniale Marie composa un poème accompagnant l'icône, c'était une prière adressée au Créateur :

*« Va, vis parmi les vagabonds et les mendiants,
Le monde nous a liés, eux et moi,
En un nœud unique et indestructible ».*

Le métropolitain Euloge se rendait compte que mère Marie avait trouvé sa vocation dans la présence au monde. Une fois, ils étaient ensemble dans un train et, debout à la fenêtre, admiraient les beaux paysages français. Ils voyaient passer les villages, des hommes travaillaient la terre. Pensif, le métropolitain Euloge dit : « Mère Marie, c'est parmi ces hommes que se trouve votre cloître ».



La vie du roi David, une broderie de mère Marie



Rue de Lourmel, la future église en chantier



Lisa Pilenko devenue moniale



L'église de la Villa de Saxe

IV

Devenue moniale, Élisabeth commença par fonder un foyer pour femmes et une église auprès de ce foyer. Elle manquait cruellement d'argent. Elle s'adressa au métropolitain Euloge et à des amis et réussit à collecter la somme indispensable pour un premier versement. Le jour où l'on célébra le Voile de la Protection de la Mère de Dieu, mère Marie put signer le bail.

Ce premier foyer fondé par elle se trouvait dans le centre de Paris, Villa de Saxe. C'était un vieil immeuble délabré dont les murs étaient vides. Elle commença par y apporter un matelas rempli de paille, c'était son lit. Rapidement, avec l'aide de tous, l'immeuble devint habitable. Les uns apportaient des meubles, les choses indispensables, les objets du culte. Mère Marie envisageait d'installer une petite chapelle dans l'une des pièces. Peu de personnes lui venaient en aide. Mais elle ne se rendait pas, les travaux manuels ne lui faisaient pas peur. Au début, elle était la seule à travailler en cuisine, à effectuer les travaux de plomberie, de menuiserie. Elle décora d'ornements végétaux les murs et les fenêtres de l'église. Des séraphins et chérubins blancs sur fond bleu planaient au-dessus de l'autel. Sœur Jeanne Reitlinger, iconographe, venait l'aider. Elle offrit les icônes qu'elle avait peintes. Rapidement ce lieu devint connu des émigrés russes. La maison ne pouvait plus recevoir tous ceux qui étaient dans le besoin. Il arrivait

d'accueillir jusqu'à 70 personnes quotidiennement. On leur donnait à manger pratiquement pour rien, pour même pas un franc le repas, pour un sou seulement.

Avec le temps, la nécessité de trouver une nouvelle maison, soit à Paris, soit en banlieue, se faisait sentir de manière de plus en plus pressante. L'été 1934, mère Marie loua une grande maison rue de Lourmel, le loyer était très important, les amis avaient essayé de dissuader mère Marie. Elle ne faisait que répondre : « Ne croyez surtout pas que je ne crains rien. Simplement je sais que c'est une chose indispensable ; Dieu me viendra en aide ! » Elle réussit.

Il fallait d'emblée mettre le chantier en route. La maison était grande, avait deux étages, une mansarde. L'endroit était fort délabré. Des écuries étaient installées dans la grande cour. Mère Marie les fit refaire et y établit l'église. Tous les objets du culte et les icônes y furent transportés de la Villa de Saxe. Des icônes et des broderies faites par mère Marie y furent par la suite mises en place.

Deux ans plus tard, la maison était devenue méconnaissable. Dimitri Klépinine, un grand ami, membre de l'ACER, fut ordonné prêtre et nommé recteur de cette église par le métropolite Euloge. L'église fut consacrée, comme la précédente, en l'honneur de la Protection de la Mère de Dieu. Mère Marie cousit deux chasubles pour le père Dimitri : une blanche, pour les offices de Pâques, et la seconde bleue, brodée de fils de soie, y étaient représentées pour les fêtes mariales.

<p>Constantin Motchoulsky, historien connu, ami proche de mère Marie, écrivait à son propos : « Elle sait tout faire : travaux de menuiserie et de charpente, tricot au crochet,</p>
--

iconographie, travaux du ménage, dactylographie, cuisine. Elle sait bourrer les matelas, traire les vaches, biner le potager. Elle aime l'effort manuel et elle se consacre à l'apprentissage de ceux qui ne savent pas travailler de leurs mains. Autres particularités de mère Marie : elle ignore les lois de la nature, ne sent pas le froid, ne sait pas ce que sont la fatigue et les maladies, il ne lui coûte rien de passer des nuits entières sans sommeil ; elle aime les dangers et ne sait pas ce qu'est la peur, elle déteste le confort sous toutes ses formes « d'autant plus, comme elle disait, le confort spirituel ».

Mère Marie ne se sentait jamais satisfaite. Quelques années plus tard, elle fonda à Noisy-le-Grand plusieurs maisons de retraite et un foyer destiné aux tuberculeux convalescents. La tuberculose était alors épidémique.

C'était un vrai bonheur pour elle d'être entourée par des gens qui partageaient sa foi. Mais souvent ses visiteurs ne lui répondaient pas d'une manière adéquate. Souvent ils n'étaient pas croyants. Mère Marie venait au secours de tous sans faire de distinctions. Des rixes survenaient souvent entre les ivrognes et les SDF et il fallait les ramener à la raison.

Une fois, le père Dimitri remarqua que le vin destiné à l'eucharistie disparaissait. Mère Marie et lui essayèrent de savoir qui était l'auteur de ces vols. Leur surveillance permit d'établir qu'il s'agissait de deux vagabonds qui venaient prendre leurs repas à la cantine. Le vin n'était pas servi, il n'y avait que du thé ou de l'eau. Pendant un repas, mère Marie s'approcha de la table et dit en souriant : « Comme c'est dommage que tout le monde boive du thé. Quelqu'un nous offrira-t-il du vin ? » Les deux clochards comprirent sur le champ, se levèrent de table et voulurent s'enfuir.

Mère Marie les embrassa et les conduisit dans sa chambre. Personne ne sait ce dont ils parlèrent. Mais ils furent sans doute pardonnés. Ils revinrent à table et poursuivirent leur repas. Depuis, ils se mirent à aider à la cuisine, le vin cessa de disparaître.

Une fois, mère Marie accepta d'héberger une femme toxicomane qui s'empressa de voler de l'argent. Que faire ? Fallait-il appeler la police ? Mère Marie disposa autrement : elle mit sous le divan une somme identique. Pendant le repas, elle annonça : « Voilà l'argent, il est simplement tombé sous la table. Il ne faut pas accuser des innocents sans réfléchir ». La malheureuse toxicomane éclata en sanglots.

*Je connais seulement les joies du don,
Pour éteindre par notre sacrifice le chagrin du monde,
Pour que le feu et la clameur des aubes sanglantes
Soient noyés par les pleurs de compassion*



Le père Dimitri Klepinine



Le journal *Libération*



Youri Skobtsov



Rue de Lourmel, 1939, de gauche à droite: Sophie B. Pilenko, Youri Skobtsov, A. Babadjian, mère Marie, G. Fedotov, p. Dimitri Klépinine, C. Motchoulsky

V

« Aidons nos frères qui sont dans le besoin ! », telle était la devise de l'association d'entraide fondée à Paris en 1935 par mère Marie. D'un caractère très énergique, elle ne voulait pas se satisfaire de ce qui avait déjà été fait. Par toute sa vie elle démontrait la vérité proclamée par l'apôtre « *la foi sans les œuvres est morte* » (Jc 2.26). Avec plusieurs amis qui partageaient ses idées elle fonda l'association « *la Cause Orthodoxe* ». Ils se mirent d'emblée au travail. Le siège de l'association se trouvait au 77 de la rue de Lourmel. C'est là que se trouvaient déjà l'église de la Protection et le foyer d'accueil.

Elle s'installa dans un cagibi sous l'escalier, entre la cuisine et l'entrée. Il y faisait très froid en hiver, l'endroit était plus que modeste : un vieux fauteuil percé, un divan très usé et une grande table couverte de manuscrits, de factures, de pelotes de laine, de livres. Une icône sur chaque. La porte du cagibi restait toujours ouverte. Ceux qui éprouvaient le besoin de parler pouvaient entrer n'importe quand. Parfois le nombre des visiteurs quotidiens atteignait la quarantaine – connus ou inconnus – avec tous leurs besoins, leurs malheurs et leurs joies.

Le 28 avril 1940, on célébrait les Pâques rue de Lourmel.

L'église était décorée de couronnes de fleurs des champs. Les gens étaient venus nombreux, on s'était procuré des œufs, de la farine, on avait préparé des gâteaux ainsi que des mets de Pâques

au fromage blanc. Le père Dimitri Klépinine célébrait vêtu d'une chasuble brodée par mère Marie. « Le Christ est ressuscité ! » s'exclamait le père Dimitri ; « En vérité Il est ressuscité ! » – répondaient joyeusement les fidèles...

La liesse pascale est ternie par le hurlement des sirènes, la ville est plongée dans le noir. Voilà plus de six mois que la guerre fait rage en Europe, la France fait partie des belligérants. Jusqu'à présent les combats se déroulaient essentiellement en Pologne. Les événements s'accroissent ; deux semaines plus tard la situation change, la Wehrmacht occupe la Belgique et les Pays-Bas, la France est soumise à d'intenses bombardements. Le 14 juin, les Allemands occupent Paris après une rapide offensive. La France est brisée, ses gouvernants signent à Verdun un acte de capitulation humiliant.

En cette période pénible, mère Marie ne se laisse pas désarçonner. Jamais elle n'a fui les difficultés, les privations ne l'effrayaient pas. Comment ne pas évoquer son enfance et son adolescence, c'est alors que ses parents lui ont inculqué la stoïcité qui lui a tant été utile par la suite. Elle aimait répéter : « Je ne crains ni les privations, ni la mort ! » Les cruautés du destin n'eurent pas raison d'elle lorsqu'elle se retrouva en exil.

Le Seigneur lui conféra le don de devenir une véritable mère pour les humiliés et les malheureux. La maison de la rue de Lourmel n'arrivait plus à abriter tous ceux qui étaient dans le besoin, surtout avec le début de l'occupation allemande. Malgré les bombardements, mère Marie allait chaque matin à pied jusqu'aux Halles, le *ventre de Paris*. La distance était à peu près de 5 kilomètres. Les marchands apprirent à reconnaître l'étrange moniale russe, vêtue de noir, avec ses lunettes rondes et ses chaussures

usées. Elle venait ici déjà avant la guerre et on lui donnait des produits sans jamais demander d'argent ; ils connaissaient bien la cantine et l'asile de la rue de Lourmel.

Sophie B. Pilenko, sa mère, lui fut toujours d'un grand secours. Elle nous a laissé des souvenirs consacrés à sa fille Lisa, devenue mère Marie. Son petit-fils Youri avait la foi dès l'enfance, il s'appliquait à aider l'Église et avait été ordonné hypodiacre. Une entente totale existait entre la mère et le fils. Youri se passionnait pour les lettres et la peinture, étudiait l'histoire des arts, il s'appêtait à s'inscrire à la Sorbonne. Une fois, il montra à sa mère un album avec des reproductions de la tapisserie de Bayeux.

Chef d'œuvre de l'art roman du XI^e siècle, la Tapisserie de Bayeux a probablement été commandée par l'évêque Odon, demi-frère de Guillaume Le Conquérant, pour orner la nouvelle cathédrale à Bayeux en 1077. Elle raconte les événements de la conquête de l'Angleterre par le duc de Normandie. Le style et la technique de cette broderie impressionnèrent tellement mère Marie qu'elle décida de tisser et broder une tapisserie de 5 mètres de long représentant la vie du roi David. Cette broderie de mère Marie existe toujours, elle se trouve dans le monastère orthodoxe de Maldon, en Angleterre.

Le 22 juin 1941, jour de l'agression de l'Allemagne nazie contre l'Union Soviétique, près de mille émigrés russes furent arrêtés par l'occupant. Il y avait parmi eux des amis de mère Marie, ses collaborateurs de la Cause orthodoxe. Ils furent tous internés à Compiègne, près de Paris, dans un camp destiné aux prisonniers de guerre. Un Comité d'aide aux personnes arrêtées fut immédiatement mis en place rue de Lourmel ; en faisaient partie les membres de la Cause orthodoxe, avec mère Marie à leur tête. Rapidement ils réussirent à organiser l'aide aux personnes arrê-

tées ainsi qu'aux membres de leurs familles : colis d'alimentation, vêtements, espèces, médicaments, livres...

Parmi les arrêtés, il y avait Ilya Fondaminsky, un vieil ami de mère Marie. Juif pratiquant, il participait à toutes les initiatives orthodoxes. Peu à peu il découvrit la Vérité du christianisme. On lui conseilla de se cacher afin d'éviter d'être arrêté. Il aurait pu partir aux États-Unis, mais il s'y refusait : « Je ne peux le faire, je me reprocherai toute ma vie d'avoir fui, alors que les autres ont péri ». Fondaminsky savait qu'une rafle nazie allait sous peu avoir lieu et que les victimes n'en seraient pas que juives mais aussi russes, polonaises, ukrainiennes, françaises... Bref, tous ceux qui se refusaient de se ranger sous les drapeaux ornés de la croix gammée. Pendant de longues années, il alla dans l'église de la rue de Lourmel. Il s'apprêtait à se faire baptiser chrétien. C'était pour lui une décision très difficile à prendre.

Un jour, la Gestapo l'appréhenda et le plaça dans le camp de Compiègne où se trouvaient déjà d'autres émigrés russes. Mère Marie, faisant valoir son habit monastique, réussit à entrer dans le camp. Parmi ceux qu'elle y rencontra, il y avait Fondaminsky. Il lui dit : « J'ai définitivement décidé de me faire baptiser ». Parmi les détenus de Compiègne se trouvaient plusieurs prêtres russes. Ils avaient réussi à « bricoler » une chapelle dans l'un des baraquements. Cette chapelle n'existera pas longtemps, les nazis la détruiront. Cependant le 20 septembre 1941, le prêtre incarcéré Constantin Zambrjzky baptisa Fondaminsky. Dans une lettre adressée à sa sœur et à mère Marie il écrivait : « Je me sens très bien, il y a longtemps que je n'ai pas été aussi calme et heureux. Je ne me doutais pas que Dieu apportait une telle joie. Maintenant, je me sens prêt à tout ». Mère Marie élaborait conjointement avec

Igor Krivochéine un plan très précis de son évasion. Fondaminsky refusa catégoriquement de l'accepter. La Gestapo ne libéra pas Fondaminsky ; comme de nombreux juifs, il fut en 1942 transféré dans le camp de Drancy, puis à Auschwitz où il mourut peu de temps après, victime d'un ulcère à l'estomac.

La mort était partout. La vocation poétique se manifesta à nouveau en mère Marie. Jamais elle n'avait abandonné la poésie. Le 25 mai 1942, lendemain de la Trinité, elle achèva un poème intitulé « La fête du Saint Esprit » composé à la manière de la *Divine Comédie* de Dante. Cette œuvre peut être perçue comme un bilan de tout ce qu'avait écrit et fait mère Marie. Elle y exprimait, malgré le malheur omniprésent, l'attente de voir le mal bientôt terrassé. Une victoire d'Hitler aurait fait disparaître tout espoir du retour de l'Europe et de la Russie à la paix. Mère Marie avait connu la révolution et la guerre civile, elle avait dû quitter son pays, avait perdu les siens. Elle vivait dans le pressentiment d'une mort prochaine.

Le 29 mai 1942, les nazis rendirent obligatoire pour les juifs le port d'une étoile jaune fixée sur les vêtements d'une manière visible. Même les enfants devaient la porter. Il devint évident pour beaucoup que les persécutions des juifs déboucheront sur une extermination totale.

*Deux triangles, une étoile,
Le bouclier de l'ancêtre David,
C'est élection, non pas offense,
Un grand chemin, non un malheur.*

*De nouveau, Israël, tu es persécuté...
Mais qu'importe la haine des hommes*

*Si, dans l'orage du Sinai,
Élohim à nouveau te questionne.*

*Que ceux qui désormais portent le sceau,
Le sceau de l'étoile hexagone,
Sachent répondre d'une âme libre
Au signe de la servitude.*

Mère Marie et le comité qu'elle avait fondé décidèrent d'une action risquée : organiser l'octroi aux juifs de certificats de baptême falsifiés. Ce document permettait de ne pas être arrêté. Mère Marie était grandement aidée en cela par le père Dimitri Klépinine ainsi que par Igor Krivochéine, un ami de mère Marie. Résistant actif, il mit mère Marie en contact avec ses camarades de combat. La Cause orthodoxe réussit à mettre au point des modalités d'aide à ceux qui se cachaient rue de Lourmel. Il fallait non seulement nourrir les prisonniers de guerre évadés, mais les aider à se rendre dans la zone libre. Mère Marie et les siens agissaient avec un grand courage et ne craignaient pas une possible arrestation.

Le premier groupe organisé de la Résistance française s'est formé à Paris l'été 1940, au sein du Musée de l'Homme. En faisaient partie des chercheurs dirigés par le jeune ethnographe russe Boris Vilde. Mère Marie connaissait non seulement Vilde mais aussi la princesse Véra (Viki) Obolensky ainsi que d'autres résistants. À plusieurs reprises elle s'est rendue à Dourdan, à 60 kilomètres de Paris, pour y rencontrer Alexandre Ougrimov qui était à la tête du groupe de résistants de Dourdan. Ingénieur de formation, il était le responsable d'une minoterie dont le personnel comprenait des paysans de la région ainsi que quelques émigrés russes. Personne, les nazis les premiers, ne soupçonnait que c'était l'un des centres de la résistance. Déguisée en homme,

mère Marie s'est reprises à plusieurs rendue dans cette entreprise. Ils échangeaient avec Ougrimov des informations importantes. Mère Marie partait, emportant avec elle un lourd sac de farine.

Déjà avant la guerre, les activités de mère Marie suscitaient l'admiration des uns et le grand mécontentement des autres. Souvent les gens ne comprenaient pas le soutien qu'elle accordait aux sans-abri et aux âmes perdues. Elle écrivait aux services français afin d'intervenir en faveur des émigrés russes dans le malheur. Habituellement, les autorités avaient une réaction négative. Après juin 1942, les activités de mère Marie suscitèrent une attention accrue de la part de la Gestapo, de la gendarmerie française. Des indicateurs s'infiltrèrent dans le cercle des amis proches de mère Marie. On l'avertissait d'une possible trahison. Elle ne croyait pas que les membres de son entourage soient capables de trahir la cause commune. L'aide accordée aux juifs et aux maquisards mettait mère Marie dans une situation de très grand danger.

Dans la nuit du 15 au 16 juillet 1942, de grandes rafles de juifs se produisirent à Paris. La Gestapo disposait de listes qui lui permirent d'arrêter plus de 13.000 personnes dont 4.000 enfants. Plus de 7.000 arrêtés furent placés dans le *Vélodrome d'hiver*, dans le XV^e arrondissement. Cette opération avait été préparée par l'occupant dans le secret le plus strict. Très peu nombreux furent ceux qui parvinrent à éviter l'arrestation. Ceux qui réussirent à fuir vinrent se joindre à la communauté de la rue de Lourmel. La maison de mère Marie se trouvait à une distance de 1,5 kilomètre seulement du *Vélodrome d'hiver* où se constitua un camp provisoire dont les détenus n'étaient pas nourris et privés de toilettes. Un seul robinet d'eau potable pour tous. Le transfert vers Auschwitz était prévu cinq jours plus tard.

L'opération *Vent de printemps*, arrestations de Parisiens d'origine juive, fut réalisée en 48 heures par la police française selon des listes préparées à l'avance par la Gestapo. Plus de 70% des arrêtés étaient des femmes et des enfants. La plupart furent d'emblée envoyés dans les camps. Près de 7.500 personnes restèrent au Vel d'Hiv pendant plus de 5 jours. Puis ce contingent fut également déporté dans les camps.

L'habit monastique de mère Marie fit que les Allemands la laissèrent entrer dans le vélodrome. Elle y resta trois jours et sortit plusieurs fois en ville pour en revenir chargée de nourriture. À tout moment elle risquait d'éveiller les soupçons et d'être arrêtée. Mère Marie réussit à étudier toutes les entrées et les sorties possibles de ce lieu. Elle envisageait des projets plus que téméraires. Une évasion en nombre était exclue, le vélodrome était gardé par des policiers avec des chiens. Il était même impossible de songer à sauver ne fût-ce quelques dizaines de détenus. Mère Marie eut recours à un stratagème : elle réussit à cacher quatre enfants dans des bacs-poubelle. Les Allemands, ne se doutant de rien, laissèrent ces bacs sortir du vélodrome.

Ce jour-là, mère Marie réussit à sauver quatre âmes d'une mort inévitable. Comme on le dit : « Qui sauve une vie, sauve le monde entier ».

***Je serai destinée aux Solovki parisiens,
Prototype de la future nuit polaire,
Des réprobateurs les signes de tête hautains
Le dégoût, la sécheresse d'âme,
la mortalité et les crachats –
Ici, en liberté, ont prédit la prison...***



La rafle du Vélodrome d'Hiver



Paris sous l'occupation



L'opération *Vent de printemps*

VI

Le 18 janvier 1943, le blocus de Leningrad fut levé. La bataille de Stalingrad fut gagnée par l'armée rouge le 2 février. C'était un tournant dans le cours de la Deuxième guerre mondiale. Mère Marie reprit du courage. Elle disait ouvertement : « Hitler a définitivement perdu la guerre ! »

Cette liesse, cet espoir de voir l'Armée rouge triompher suscitaient une hargne manifeste chez ceux, dans l'entourage de mère Marie, qui collaboraient avec l'occupant. Elle avait, rue de Lourmel un petit poste de TSF réglé sur les fréquences de la BBC. Elle était donc au courant des nouvelles du front. Une carte était fixée au mur ; chaque jour des fils rouges tenus par des épingles reflétaient l'avancée de l'Armée rouge. La Gestapo en était, bien sûr, informée. La surveillance de la rue de Lourmel devint encore plus serrée. Il y avait, parmi les habitants de l'asile, des indicateurs qui informaient les Allemands de ce qu'entreprenait la Cause orthodoxe. Une femme assez étrange vint dans le foyer en février. Auparavant elle avait déjà rendu visite à mère Marie, était allée à l'église. Rapidement mère Marie apprit que cette femme avait passé quelques mois dans la prison de la Gestapo, rue des Saus-saies. On essaya de faire dire à cette femme pour quelles raisons elle avait été arrêtée, puis relâchée. Ses réponses étaient plus que confuses. Les soupçons trouvèrent par la suite une confirmation :

il s'agissait d'une dénonciatrice qui tenait la Gestapo informée des activités de la Cause orthodoxe.

Mère Marie continuait à travailler avec des groupes clandestins de résistants. Afin de garantir une meilleure sécurité, chacun ne connaissait qu'un seul agent de liaison, de surcroît couvert par un pseudonyme. Si l'un des maillons de la chaîne venait à être découvert, les chances de survie des autres membres de l'organisation restaient considérables.

Les personnes les plus diverses avaient, au début de la guerre, trouvé asile rue de Lourmel. Alexandre Agafonov, un émigré russe venu de Yougoslavie, s'engagea dans l'armée française et fut fait prisonnier par les Allemands. Avec plusieurs de ses camarades il réussit à s'évader: « Nous avons pu franchir la frontière en rampant, nous avons traversé toute la France d'Est en Ouest par la Lorraine, Paris nous attendait ! » Des ouvriers polonais, des jeunes villageois français et des fermiers les aidaient tout le long de leur cheminement. Agafonov et son groupe cherchaient à rejoindre la Résistance. Difficilement, ils arrivèrent jusqu'à Paris où ils allèrent à la cathédrale Saint-Alexandre-de-la-Néva: « Les membres de l'organisation clandestine nous avaient dit de nous présenter le matin à l'église russe de la rue Daru et d'y demander à voir mère Marie ou le père Benjamin (nom du père Klépinine dans la clandestinité). Nous sommes entrés dans l'église. Un office d'action de grâce était en cours. Il y avait une senteur d'encens, les nombreux fidèles priaient, se signaient et s'inclinaient. Ils priaient pour la Russie et son salut. C'est pour la première fois que nous nous sommes trouvés parmi tant de Russes. Puis nous sortîmes dans la cour. À notre demande on nous fit rencontrer mère Marie. Elle était dans son habit monastique. Son âge ? Quel peut bien être l'âge d'une moniale ? Elle nous écouta. J'ai compris que nous n'étions pas les premiers à la solliciter, que mère Marie disposait de contacts et de connaissances dans les milieux qui étaient à même de sauver ceux qui étaient menacés d'arrestation et de mort. Il fallait

pour cela un grand courage et beaucoup d'abnégation... » Agafonov et ses camarades purent ainsi rejoindre un groupe de résistants. On leur procura de faux papiers. Ils se mirent à apprendre le français. Leur première mission consistait à distribuer des tracts pendant la nuit (A.M. Agafonov Le Journal d'un soldat de l'armée des ombres).

Pendant longtemps mère Marie a caché deux pilotes américains dont les avions avaient été abattus dans le ciel de Paris ainsi que plusieurs personnes déplacées. On leur procurait des papiers et on les faisait passer dans la zone libre. Rue de Lourmel, on dormait dans l'une des ailes, dans le hangar.

Le fils de mère Marie, Youri, devint l'un des aides et des agents de liaison les plus précieux. En 1943, il faisait déjà des études brillantes à la Sorbonne. Hypodiacre, il aidait le père Dimitri à l'église. Timide et modeste, il s'efforçait de ressembler à son père spirituel, il soignait les malades et les vieux. En réalité Youri avait une personnalité très forte.

Le 7 février 1943, mère Marie dut s'absenter de Paris pour tout une journée. Le lendemain, 8 février, la Gestapo effectua une descente dans l'asile de la rue de Lourmel et y procéda à une perquisition en règle : ils fouillèrent toutes les personnes présentes, les armoires, toute l'église. Dans la poche de Youri, ils trouvèrent la lettre d'une femme juive au père Dimitri, elle sollicitait le baptême. C'est dans les locaux de la Cause orthodoxe que Youri subit son premier interrogatoire. Sophie Borissovna Pilenko (que tous appelaient tendrement *babouchka* - grand-mère) assistait à l'arrestation de son petit-fils. L'officier se mit à crier sur elle en russe, exigeant qu'on lui livre « le pope russe ! »

Le père Dimitri arriva et on lui expliqua que Youri devait aller en prison où il resterait en otage jusqu'à ce que mère Marie vienne le chercher. Les Allemands confisquèrent la pièce d'identité du père Dimitri et lui ordonnèrent de venir la chercher le lendemain à la Gestapo.

Il y fut soumis à un interrogatoire qui dura quatre heures. Avant de le laisser partir, l'officier allemand déclara : « Si vous renoncez à aider les juifs, nous vous libérerons ». Le père Dimitri montra en réponse sa croix pectorale et dit : « Mais connaissez-vous ce juif ? » Il reçut en réponse un fort coup au visage ; cette réponse valait pour lui sentence de mort.

Sophie B. Pilenko fit immédiatement savoir à sa fille ce qui venait de se passer rue de Lourmel. Le matin du 9 février, mère Marie était déjà à Paris. C'est rue de Lourmel qu'elle fut pour la première fois longuement interrogée par la Gestapo. On lui présenta les documents qui avaient été trouvés, en particulier les listes de juifs et de partisans auxquels elle venait en aide. Il devint évident que l'on ne pouvait espérer la libération de Youri et du père Dimitri. On lui passa les menottes, il fallait dire adieu à Sophie Borissovna. Elles s'embrassèrent, se bénirent l'une l'autre, comme souvent dans les moments difficiles mère Marie dit : « Mère, du courage ! » L'officier de la Gestapo, qui connaissait le russe, hurla sur Sophie Borissovna : « Vous avez mal élevé votre fille. Elle ne fait qu'aider les youpins ! » Sophie Borissovna rétorqua : « Ma fille est une vraie chrétienne : il n'y a pour elle ni helène, ni juif. Il n'y a que les malheureux. Si vous étiez en danger, elle serait venue vous aider ». Mère Marie qui se tenait à côté sourit et dit : « Bien sûr, j'aurais aidé ».

Le lendemain, Sophie B. fut avisée par la Gestapo de la nécessité de mettre fin aux activités de la Cause orthodoxe. Le fonctionnaire de la Gestapo qui lui fit part de cet ordre et avait perquisitionné les locaux dit : « Jamais plus vous ne reverrez votre fille ! »



Camp de concentration de Ravensbrück



Messenger des volontaires russes, partisans et résistants en France, 1947



77 rue de Lourmel, la maison de mère Marie



Foulard brodé par mère Marie à Ravensbrück

VII

Mère Marie, Youri et le père Dimitri furent placés dans un camp de transit dans la banlieue de Paris. Ils y étaient constamment soumis à des interrogatoires. Fin février, Youri et le père Dimitri furent transférés au siège de la gestapo, rue des Saussaies. Avant le début de l'interrogatoire, ils se trouvaient dans une cour avec près de 400 autres personnes appréhendées. Un SS s'approcha du père Dimitri et se mit à se moquer de son aspect, de sa soutane déchirée, il tenta de lui arracher sa croix pectorale. Puis il se mit à le frapper et à le traiter de « Judas ». Youri, qui était à côté, ne pouvait prendre sa défense. Il pleurait et se mit à prier à haute voix. Le père Dimitri faisait preuve d'humilité, il consolait Youri en disant que le Christ avait subi bien pire.

Ils restèrent dans ce camp de transit jusqu'à Pâques 1943. Puis ils furent transférés dans un autre camp, non loin de Compiègne. Mère Marie eut le bonheur d'y rencontrer son fils.

Il y avait deux zones dans le camp, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. La nuit, Youri réussit à passer dans la zone des femmes, à s'y cacher sous des caisses. À l'aube, la mère et le fils se rencontrèrent. Chuchotant tous les deux, ils s'encourageaient mutuellement. Ils restèrent longuement là s'embrassant, versant des larmes. Ce fut leur dernière rencontre.

Youri écrivit, après cette rencontre, à sa grand-mère et à son père : « Mes très chers, le Christ est ressuscité ! Dans la nuit du

27 avril, maman a été déportée en Allemagne, elle a montré une grande force, elle m'a dit que nous devions faire confiance à son opiniâtreté et ne pas nous inquiéter. Chaque jour, nous prions pour elle, pour vous. Chaque jour, nous réussissons à célébrer la liturgie et à communier. Le père Dimitri me prépare peu à peu à l'ordination. J'ai compris maintenant qu'il s'agissait du but de toute ma vie. Il suffit de percevoir la volonté de Dieu. »

L'administration du camp donna au père Dimitri l'autorisation de célébrer chaque jour.

Le 16 décembre 1943, le père Dimitri et Youri furent envoyés dans le commando de Buchenwald Dora. Chaque déporté devait avoir sur ses vêtements un signe indiquant son pays d'origine. Le père Dimitri refusa d'arborer le signe français. Il voyait que les prisonniers de guerre soviétiques étaient les plus mal traités dans les camps. Il voulait partager les souffrances de son peuple. Il était très affaibli, cependant il partageait son dernier morceau de pain avec d'autres déportés affamés. Il priait sans discontinuer et confiait à Youri que la prière donne des forces. Il ne voulait pas accepter des faveurs dans son travail. Après deux mois dans le camp, il ressemblait à un vieillard, alors qu'il n'avait que 39 ans. Le travail forcé dans les usines souterraines de Dora, la saleté, la faim firent que Youri perdit ses forces, tomba malade et mourut. Peu après, une pleurésie emportait le père Dimitri.

Un témoin de leurs derniers jours disait que le temps qu'il avait passé à leurs côtés était un don de Dieu : « Ils moururent en martyrs de la foi, ils donnèrent leurs vies aux autres et ne trahirent personne ». En 1943, mère Marie se retrouva dans le camp pour femmes de Ravensbrück.

Ravensbrück, grand camp de concentration pour les femmes, à 100 km de Berlin, ayant fonctionné de mai 1939 à avril 1945. Plus de 130.000 déportées y séjournèrent, représentant près de 40 nationalités. Ravensbrück était un camp de travail, il comptait près de 70 commandos dans l'ensemble de l'Allemagne. À partir de fin 1944, l'administration commença une opération de liquidation des femmes affaiblies et inaptes au travail. La sélection se faisait deux fois par mois. Fin avril 1945, le camp fut libéré par l'Armée rouge.

Malgré toutes les difficultés, la moniale Marie se consacra entièrement aux besoins des déportées. Habituee aux privations, elle ne se plaignait jamais, elle gardait le moral et priait pour les autres. Elle était entourée de personnes d'âge, de religion et d'appartenance ethnique divers. Elle trouvait les mots qu'il fallait pour consoler les désespérés. Dans le secret, elle réunissait des femmes autour d'elle, leur lisait des psaumes, les Évangiles et ses poèmes. On la priait de parler de la Russie et de la France, de la vie de l'émigration russe. Mère Marie allait dans les autres baraquements, surtout le 31^e, celui où se trouvaient les femmes soviétiques. Les survivantes disent que le cœur de mère Marie était plein de sollicitude pour chacune. Elle parlait aux femmes russes d'Anna Marly qui, en 1942, avait composé le célèbre *Chant des partisans*.

Anna était née en Russie, elle émigra en France avec ses parents à l'âge d'un an. Anne se rendait dans les régiments alliés où elle chantait en russe et en français. Le *Chant des partisans* devint l'hymne de la Résistance, il était chanté dans toutes les langues.

*Ami, entends-tu le vol lourd des corbeaux sur nos plaines ?
Ami, entends-tu ces cris sourds du pays qu'on enchaîne ?*

*Ohé Partisans, Ouvriers et Paysans, c'est l'alarme,
Ce soir l'ennemi connaîtra le prix du sang et des larmes.*

*Montez de la mine, descendez des collines, Camarades.
Sortez de la paille, les fusils, la mitraille, les grenades.
Ohé francs-tireurs, à la balle et au couteau, tuez vite.
Ohé Saboteur, attention à ton fardeau ! Dynamite !*

*C'est nous qui brisons les barreaux des prisons pour nos
frères.*

*La haine à nos troussees et la faim qui nous pousse, la misère.
Il est des pays où les gens au creux des lits font des rêves ;*

Ici nous...

Nous disposons des mémoires de plusieurs codéportées de mère Marie, parmi lesquelles Geneviève de Gaulle, la nièce du général, une héroïne de la Résistance. Les morts étaient quotidiennes parmi les détenues, mère Marie se substituait à celles qui tombaient malades et accomplissait leur travail. Les fêtes religieuses étaient interdites dans les camps allemands. Mère Marie prit un grand risque en décorant, le jour de Pâques, les fenêtres de ses baraquements de figures d'anges et de fleurs découpées dans du papier. Malgré la pénibilité du travail, elle reprenait des forces en parlant et en créant de beaux objets. Elle réussissait à dessiner sur des bouts de papier, elle offrait ses dessins à ses camarades.

Une broderie de mère Marie faite sur un simple foulard a été conservée jusqu'à présent. Il n'y avait dans le camp ni aiguilles, ni fils, ni couleurs. Mère Marie réussit l'impossible.

C'est en juin 1944 qu'eut lieu le débarquement des Alliés en Normandie. C'était le début de la libération de la France. Y participaient des unités de la France libre sous le commandement

du général de Gaulle. Le débarquement ainsi que les victoires de l'Armée rouge servirent de sujet à une broderie symbolique.

Rosane Lascroux, l'une des déportés, donna à mère Marie son fichu blanc, une déportée polonaise réussit à voler des couleurs. Elle travaillait à la teinturerie du camp ; des femmes russes apportèrent des fils de couleurs différentes obtenus en débobinant des câbles électriques. L'aiguille avait été volée dans un atelier de couture allemand. Les détenues avaient risqué leurs vies en introduisant tout cela dans le camp. Mère Marie put ainsi créer son chef d'œuvre qu'elle intitula *Victoire sur le mal*.

Elle brodait en cachette, essentiellement pendant les appels afin de ne pas être remarquée par les surveillantes. Mère Marie offrit ce fichu à Rosane L. qui en fit un rouleau qu'elle cachait sous ses vêtements. Ainsi, la broderie fut sauvée des perquisitions. Rosane survécut jusqu'à la libération du camp par l'Armée rouge. Nous pouvons vénérer jusqu'à présent ce bel objet, imprégné des larmes versées par les déportées et béni par les prières de mère Marie.



Photos : étapes de la vie de mère Marie



Не буду ничего беречь,
Опустошила, вага,
Ты, обоимострой мечь,
Чего же ты желаешь, нас?

Будь являешь славышней, охотней,
Безъ всяких товненьх философи,
Благотв мой дух, смилень и аще,
Ко святой торжественней Глаголю!

Пустыньи мертвыи не боююю,
И мученьи являе охотней,
И явлю Матерь являе,
На явлюю Глаголю Сын.

Трудный путь мы казирала волюю,
А теперь уль не воостать, не крякнуть,
Всё мы терпимъ явлюей явлююей,
Во Царствне небесное проникнуть.

Не давалъ ли Ты бесспорныхъ знаменъ?
И не являе ли явлюе насъ, Пастырю доброй?
Вотъ въ бореньи мы съ Тобой, какъ Явлюю,
И сокрушени Тобой ребра.




Dessins de mère Marie
(haut)



La dernière
icône brodée
à Ravensbrück

VIII

*Un don solennel, aveuglant,
Tu m'as offert la mort. Succombant,
L'âme consumée dans le feu de l'incendie
Lentement, pour toujours se plonge dans la nuit.
Alors que reste au fond le charbon noir - couleur de terre,
Elle doit se cacher et se taire.
Mais Tu as imprimé dans le cœur par le feu prééternel,
Le sceau du baptême mortel*

La vie, l'œuvre et le destin de mère Marie Skobtsov reflètent toute l'histoire tragique de la Russie au XX^e siècle.

Déjà avant le début de la guerre, elle rêvait de revenir en Russie. Sa fille aînée Gaïana était partie à Leningrad en 1935 où elle disparut rapidement dans des circonstances non élucidées. Cependant mère Marie ne craignait pas ce retour en Union soviétique. Ses amies de camp se souviennent de mère Marie disant de plus en plus souvent : « Dès que je le pourrai, j'irai en Russie pour prier sur la tombe de ma chère Gaïana. Puis je me rendrai quelque part sur la Volga ou en Sibérie... Je vais errer, prêcher parmi les gens simples ».

Les armées alliées combattaient côte à côte, la victoire était proche. Il devenait réel de penser à la vie nouvelle que l'on mènerait après la guerre. Les salves de l'artillerie soviétique se faisaient

déjà entendre dans le camp. Pressentant une fin inévitable, le mécanisme d'extermination du camp fonctionnait avec une énergie redoublée. Les conditions de vie devenaient de plus en plus insupportables. À deux pas de la mort, mère Marie ne perdait pas espoir et persévérait dans ce qu'elle faisait. Elle se mit à broder une icône, c'était le dernier travail de sa vie, au bord d'un épuisement total.

Le sujet de cette icône représentant la Mère de Dieu était inspiré par une fresque de Marcel Lenoir se trouvant à Paris. Souvent il arrivait à mère Marie de troquer contre du pain ses dessins et ses broderies. Mais elle ne souhaitait pour rien au monde se séparer de cette icône. Elle disait à son amie de camp : « De retour à Paris, je donnerai cette icône en cadeau à qui le souhaiterait. Mais pas ici, pas maintenant. Si je réussis à terminer l'icône, je sortirai d'ici vivante, sinon, je mourrai ». Elle n'eut pas le temps de terminer l'icône, car, complètement affaiblie, elle n'avait plus la force de se lever. Son foie la faisait souffrir. Elle n'avait plus de forces pour poursuivre sa broderie. Comme de nombreuses autres déportées, elle contracta une dysenterie et cessa de s'alimenter.

Malheureusement, nous ne savons pas ce qu'est devenue cette broderie. Il faut espérer que par miracle elle sera retrouvée. Le sujet nous en est connu grâce à une description faite par E. Novikova, une codétenue. Après la guerre, la moniale Jeanne Reitlinger, une iconographe, a fait un dessin au crayon se fondant sur cette description ; l'icône même a été reconstituée par l'artiste Sophie Otzoup-Raevsky.

L'icône s'appelle La Mère de Dieu de Ravensbrück. La Vierge embrasse la Croix sur laquelle se trouve le Christ supplicié. C'est en quelque sorte une figuration symbolique *d'alpha et d'oméga*,

du début et de la fin de la vie, de la Nativité du Christ et de Sa crucifixion. Il est probable que la moniale Marie tenait, par cette icône, à nous rappeler l'éternité de la vie et l'immortalité de l'âme.

Les SS envoyaient au crématoire tous ceux qui n'étaient plus en état de marcher et de travailler. Une fois, tous les déportés furent sortis de leurs baraquements pour qu'un appel puisse être effectué. Mère Marie tenait à peine sur ses jambes, ses amies la soutenaient sans que l'on puisse l'apercevoir. Elle se trouva à côté d'une jeune fille russe avec laquelle elle entama la conversation. Elles ne remarquèrent pas qu'une surveillante s'était approchée. Celle-ci cria sur mère Marie et la frappa brutalement au visage. Puis elle se mit à battre la jeune femme. Il était strictement interdit de parler pendant les appels. Mère Marie regarda l'Allemande avec mépris et poursuivit sa conversation. Alors la surveillante se mit à la frapper à la tête, fit tomber ses lunettes.

*Seigneur, c'est sur cette couche
(De fait, il n'y en a pas d'autre à attendre) –
Que je vivrai mes dernières semaines,
Lentement je vais m'éteindre.*

Après cet évènement, mère Marie était tellement affaiblie qu'elle restait couchée, immobile, entre les appels et gardait le silence. Avant les inspections médicales, les déportées devaient marcher d'un pas vaillant. Ses amies essayèrent de la cacher sous le châlit. Cela ne pouvait durer longtemps. Elle savait que sa fin était proche. Pour sauver la jeune femme qui devait être envoyée à la chambre à gaz, elle procéda avec elle à un échange de numéros. La jeune femme put rester dans le baraquement, Mère Marie fut

exécutée le 31 mars 1945, le jour du Samedi Saint selon le calendrier en vigueur dans l'Église catholique-romaine.

Les cendres des déportés incinérés étaient dispersées sur les versants des collines voisines pour servir d'engrais. Le grand lac sur les rives duquel était situé le camp de Ravensbrück devint également un grande « fosse commune ». C'est là que trouvèrent le repos les cendres de mère Marie, comme celles de nombreux milliers de victimes.

Mère Marie, moniale, théologienne, artiste et poète nous laissa un testament : garder l'espoir, quoi qu'il arrive, et faire preuve de miséricorde. Le mal est « myope » et ne peut établir de plans à long terme. On pouvait craindre que le nom même de Marie disparaisse sans laisser de traces. Le métropolite Antoine de Sourozh disait de mère Marie qu'elle est « une sainte de notre temps ». Elle avait, comme y appelait le Christ, donné son âme pour celle de ses prochains. Mère Marie nous revient, elle revient en Russie, elle continue à vivre en Europe, son nom est connu dans le monde entier. En 2004, la moniale Marie, son fils Youri, le père Dimitri Klépinine et Ilya Fondaminsky furent proclamés Saints par le patriarche œcuménique.

Ainsi, Lisa Pilenko, fillette née une nuit enneigée de réveillon de Noël, est devenue Sainte Marie de Paris.

Qui suis-je, Seigneur ? Rien qu'une usurpatrice

Dilapidant la grâce.

Chaque écorchure, chaque cicatrice

Dans le monde me rappelle : tu es mère.



Dessin de mère Marie

1891
1945

RIGA
PARIS



SAINT-
PÉTERSBOUR
RAVENSBRÜC

Chronique de la vie de Mère Marie¹

1891	
8 décembre	À Riga, chez le substitut du procureur Youri Dimitrievitch Pilenko (1857-1906) et son épouse Sophie Borissovna (née de Launay, 1863-1962) naît une fille.
27 décembre	La fille de Y. D. et S. B. Pilenko est baptisée en la cathédrale orthodoxe de Riga (dans la chapelle de la Nativité-de-la-Mère-de-Dieu) sous le nom d'Élisabeth. Ses parrain et marraine sont D. V. Pilenko (son grand-père) et É. A. Yafimovitch (sa grand-tante).
1893	
27 octobre	Chez les Pilenko, naît un fils, Dimitri, frère d'Élisabeth (baptisé en la cathédrale orthodoxe de Riga le 14 novembre).
1895	
20 février	La grand-mère paternelle d'Élisabeth, N. B. Pilenko, décède à Anapa.
7 mars	Le lieutenant-général à la retraite D. V. Pilenko, grand-père et parrain d'Élisabeth, décède à Anapa.

¹ Cette Chronique a été publiée dans le livre « La Beauté salvatrice, Mère Marie Skobstov » par Xenia Krivochéine, Éditions du CERF, 2012. Chronique composée par Igor Alexandrovitch Krivochéine, et complétée par A. N. Choustov. Traduit du russe par Serge Model.

Les dates avant février 1918 sont indiquées selon le calendrier julien. Lisa née le 21 décembre, nouveau calendrier.

Chronique de la vie de Mère Marie

juin	Les Pilenko, avec leurs enfants, déménagent de Riga à Anapa pour y résider en permanence.
1897	
janvier (?)	Élisabeth fait connaissance, dans la maison de sa « grand-mère » (marraine) É. A. Yafimovitch, avec le haut procureur du Saint-Synode C. P. Pobiedonostsev, qui devient pour longtemps (jusqu'à l'été 1906) son « ami d'enfance ».
1900	
8 septembre	Y. D. Pilenko est élu <i>staroste</i> de l'administration municipale d'Anapa pour un mandat de quatre ans.
1905	
7 mai	Y. D. Pilenko est nommé directeur du Jardin botanique impérial Nikitskiy et de l'école Nikitskiy d'horticulture et de viticulture. Il entre en fonction le 14 mai.
août	Élisabeth Pilenko est inscrite en 4 ^e année du lycée féminin de Yalta. Son frère Dimitri, en 2 ^e année du lycée Alexandre de Yalta.
17 octobre	Nicolas II signe le Manifeste de « Perfectionnement des structures de l'État ». Pour manifester son désaccord avec cette « constitution » proclamant la liberté de conscience, C. Pobiedonostsev démissionne de son poste de haut procureur du Saint-Synode.

1906	
10 mars	Y. D. Pilenko est limogé de ses fonctions de directeur du Jardin botanique impérial Nikitskiy, et est affecté à la Direction générale de l'agriculture et de l'aménagement du territoire.
mi-mai	Élisabeth Pilenko achève la 4 ^e année du lycée féminin de Yalta avec un 2 ^e prix.
16 juillet	Élections à la douma municipale d'Anapa. Parmi d'autres, Y. D. Pilenko pose sa candidature à la mairie. C'est V. I. Pilenko (grand-oncle d'Élisabeth) qui est élu à la tête de la ville.
17 juillet	Le père d'Élisabeth, Y. D. Pilenko, décède prématurément à Anapa.
17 août	La marraine d'Élisabeth, É. A. Yafimovitch, décède à Saint-Petersbourg.
août	S. B. Pilenko s'installe à Saint-Petersbourg avec ses enfants Élisabeth et Dimitri.
fin août	Élisabeth Pilenko intègre la 5 ^e année du lycée de Mme L. S. Tagantseva à Saint-Petersbourg.
1908	
2 ^e moitié de janvier	À une soirée de poésie contemporaine, Élisabeth voit pour la première fois Alexandre Blok, qui se produit à la tribune.
début février	Constitution d'un cercle clandestin d'études marxistes auquel participent les élèves du lycée où étudie Élisabeth. Elle y adhère.

Chronique de la vie de Mère Marie

8-12 février	À l'une de ces dates, Élisabeth se rend à l'appartement de Blok au 41, rue Galernaya. Une semaine après cette rencontre, elle reçoit une lettre du poète, qui contient un poème : « Quand je vous vois devant moi... ».
fin août	Élisabeth est transférée au lycée de Mme M. N. Stoïounina (en 7 ^e année).
1909	
6 avril-16 mai	Élisabeth présente les examens de fin d'études au lycée de Mme Stoïounina.
8 juillet	Élisabeth pose sa candidature à la section juridique des cours Bestoujev.
9 juillet	Élisabeth pose une nouvelle candidature à la section philologique des cours Bestoujev. Elle est informée de son inscription le 30 août.
9 octobre	Par décision du conseil pédagogique du lycée de Mme Stoïounina, Élisabeth Pilenko reçoit son certificat de fin de 7 ^e année avec médaille d'argent. Le certificat est signé le 25 octobre et transmis aux cours Bestoujev.
1910	
19 février	Élisabeth Pilenko épouse D. V. Kouzmine-Karavaïev (1886-1959) en l'église de la Nativité de la Mère de Dieu du lycée pétersbourgeois Alexandre I ^{er} , dont son mari est diplômé. Le mari d'Élisabeth est le fils d'un célèbre professeur de droit et un parent éloigné du poète N. S. Goumilev.
14 décembre	À une soirée à la mémoire de Vladimir Soloviev au lycée Ténichev, elle fait à nouveau connaissance (cette fois, officiellement) d'A. Blok.

1911	
été	Élisabeth Kouzmine-Karavaïev réside dans la propriété de son mari, au village de Boriskovo, district de Bejetsk, gouvernement de Tver. Elle peint, fréquente la famille Goumilev et le futur peintre de théâtre D. D. Bouchène, cousin de son mari.
15 juillet	Au village de Boriskovo, N. S. Goumilev présente à Élisabeth sa femme Anna Akhmatova.
1 ^{er} septembre	Élisabeth abandonne officiellement les cours Bestoujev, sans les avoir achevés (sans avoir obtenu de diplôme).
20 octobre	Ouverture du premier « Atelier des poètes », sous la direction de N. Goumilev, et S. Gorodetzky. D. V. Kouzmine-Karavaïev devient l'avoué de l'« Atelier ». Élisabeth y adhère.
7 novembre	Élisabeth lit ses poèmes en présence d'A. Blok à la « tour » de Viatcheslav Ivanov (25, rue Tavritcheskaya).
10 novembre	Troisième réunion de l'Atelier des poètes à l'appartement de la mère d'Élisabeth (4, rue Moskovskaya).

Chronique de la vie de Mère Marie

10 décembre	Au restaurant « Vienne », un groupe de poètes (O. Mandelstam, Z. Hippius, V. Piast, ...), parmi lesquels Élisabeth, élisent A. Blok – en son absence – « prince des poètes russes », ce dont on l'informe par une carte-diplôme accompagnée de vers. Le même jour, chez Élisabeth Kouzmine-Karavaïev se tient une réunion de l'Atelier des poètes.
26 décembre	Vernissage de la 3 ^e exposition (qui se tiendra tout janvier 1912) de l'association de peintres « Union de la jeunesse ». Élisabeth Kouzmine-Karavaïev y présente son tableau <i>Le Dragon Gorynych</i> .
1912	
mars	Publication du recueil de poèmes d'Élisabeth, <i>Les Tessons scythes</i> .
10 mars	Réunion de l'Atelier des poètes chez Élisabeth, où l'on célèbre la parution des ouvrages <i>Le Soir</i> d'A. Akhmatova, et <i>La Pourpre sauvage</i> de M. Zenkevitch.
26 mars	Élisabeth dédicace à A. Blok un exemplaire des <i>Tessons scythes</i> .
29 mars	Élisabeth reçoit son passeport pour l'étranger et se rend à la station thermale allemande Bad Nauheim.
avril	Élisabeth envoie à Blok à Saint-Petersbourg une carte et une lettre d'Allemagne.
été (juin ?)	Chez Élisabeth à Anapa, séjournent A. N. Tolstoï et S. I. Dymchitz.

Chronique de la vie de Mère Marie

22 juillet	À Koktebel, se tient une fête à ciel ouvert, à laquelle prennent part les représentants du monde littéraire et artistique qui y séjournent : Maximilien Volochine, Alexis Tolstoï, Élisabeth, Lentulov et d'autres.
24 juillet	Élisabeth se rend de Koktebel à Féodossia chez sa tante O. D. Schastlivtseva (sœur de son père).
7 novembre	Les membres de l'Atelier des poètes présentent leurs poèmes dans les locaux de la revue <i>Apollon</i> . Élisabeth racontera plus tard le débat suscité par les vers d'Anna Akhmatova.
19 décembre	É. K.-K. participe à une soirée des acméistes au cabaret artistique « Le Chien errant », où son mari intervient pour saluer le nouveau courant.
27 décembre	M. Lozinsky informe le poète C. Graal-Aprelski, que « demain vendredi » se tiendra chez lui une réunion de la « moitié de l'Atelier » en l'honneur d'Élisabeth qui vient d'arriver à Saint-Pétersbourg pour les fêtes.
1913	
mars-avril	Élisabeth quitte son mari et Saint-Pétersbourg pour Anapa. Elle informera A. Blok de sa séparation par lettre en novembre.
18 octobre	Élisabeth donne naissance, à Moscou, à une fille hors mariage, Gaïana. Celle-ci est baptisée le 18 octobre 1914 à Anapa.
fin novembre	Première lettre d'Élisabeth à A. Blok de Moscou, début de leur correspondance.

Chronique de la vie de Mère Marie

novembre 1913 - février 1914	À Moscou, Élisabeth rencontre V. Ivanov, A. Tolstoï, S. Dymchitz, les Kandaourov, M. Saryan, M. P. Cuvillier, la mère de M. Volochine et d'autres artistes. S. Dymchitz peint un portrait d'Élisabeth.
3 décembre	Élisabeth écrit au poète B. A. Sadovsky pour lui demander de l'introduire auprès des éditeurs d' <i>Alcyone</i> , car elle envisage de publier un deuxième livre de poèmes.
1914	
1 ^{re} moitié de janvier	Élisabeth envoie de Moscou à A. Blok à Saint-Petersbourg – par l'intermédiaire d'A. Tolstoï – le manuscrit de son livre de poèmes <i>Le Chemin</i> pour avis.
début février	Élisabeth reçoit de retour d'A. Blok son manuscrit <i>Le Chemin</i> , avec annotations. Elle le remercie par une lettre datée du 15 février.
27 février	Élisabeth écrit au poète S. P. Bobrov, et lui envoie quelques poèmes (après accord préalable). Elle tente de nouer des contacts avec le groupe futuriste « Centrifuge ».
11 mars	Soirée chez la mère de M. Volochine, à laquelle participe Élisabeth.
mai	A. Tolstoï et S. Dymchitz séjournent à Anapa, chez Élisabeth. De retour à Koktebel, A. Tolstoï écrit le récit <i>Quatre siècles</i> , où il relate quelques éléments de la vie d'Élisabeth.
19 juillet	L'Allemagne déclare la guerre à la Russie. Le 20 juillet, Nicolas II signe un Manifeste sur l'état de guerre. Le 18 août, Saint-Petersbourg est renommée Petrograd.

Chronique de la vie de Mère Marie

25 octobre	Visite à Blok, au 57 de la rue Offiterskaïa. Début de leurs contacts fréquents (octobre – mars 1916).
1915	
27 janvier	Soirée de poésie au cabaret « Le Chien errant ». Nicolas Goumilev y récite ses poèmes arborant l'ordre de Saint Georges.
fin janvier - début février	Avec N. Goumilev, V. Chiléïko, N. Nedobrovo, V. Tchoudovski, Élisabeth assiste, dans l'appartement de M. Lozinsky, à la lecture du poème <i>Au bord de la mer</i> d'A. Akhmatova.
avril	La nouvelle d'Élisabeth, <i>Iourali</i> , est publiée. Dédicace sur l'exemplaire d'A. Blok, le 19 avril.
automne	À Moscou, chez Viatcheslav Ivanov, Élisabeth fait la connaissance de Nicolas Berdiaev.
1916	
10 avril	Publication du recueil de poèmes d'Élisabeth, <i>Ruth</i> . Dédicace sur l'exemplaire d'A. Blok, le 20 avril.
10 avril	Élisabeth, E. Y. Efron et sa belle-sœur M. Tsvetaïeva, visitent M. Volochine à Petrograd.
été	Élisabeth réside à Anapa, d'où elle écrit à A. Blok qui est au front en Biélorussie.
octobre	Élisabeth se rend d'Anapa à Kislovodsk pour « soigner son cœur », ce dont elle informe A. Blok.

	Élisabeth se rend à Novorossisk et Rostov-sur-le-Don pour affaires liées à son activité de viticultrice. Elle rencontre son frère Dimitri, qui après une brève permission retourne au front.
fin de l'année	Élisabeth divorce de D. V. Kouzmine-Karavaïev.
1917	
printemps (mars?)	Élisabeth s'affilie au parti Socialiste-Révolutionnaire (SR).
4 mai	Élisabeth écrit une dernière lettre à A. Blok (sur place, à Petrograd). Bientôt, elle repart à Anapa.
juin-juillet	Un Comité civique est élu à Anapa. Élisabeth y participe au nom des SR.
15 août	Début du premier Concile local de l'Église orthodoxe russe. Élisabeth consacre un article à cet évènement.
fin août	Élisabeth se rend d'Anapa à Petrograd et Moscou, probablement pour raisons politiques. Elle revient à Anapa pour Noël.
1918	
4 (17 nov. cal.) février	Élisabeth est élue adjointe au maire d'Anapa, chargée de la santé publique et de l'éducation. Fin février, le maire, N. I. Morev démissionne, et Élisabeth lui succède automatiquement.
19 février	Le pouvoir des soviets est proclamé à Anapa, et un comité militaire-révolutionnaire est élu, sous la présidence de P. I. Protapov. Une période de double pouvoir commence au niveau local.
3 mars	Sous la direction d'Élisabeth, la <i>Douma</i> municipale d'Anapa décide de son autodissolution. La gestion de l'économie municipale reste du ressort de la direction de la ville.

Chronique de la vie de Mère Marie

avant le 10 mars	Un soviet bolchevique des commissaires du peuple est créé à Anapa, sous la présidence de P. I. Protapov.
début avril	La direction de la ville d'Anapa est officiellement dissoute par le soviet. La composition de la nouvelle direction est identique à la précédente, mais ses membres sont désormais titrés commissaires. Élisabeth exerce la fonction de commissaire du peuple à la santé publique et à l'éducation.
mi-avril	Élisabeth participe à la conférence provinciale du parti des SR de droite à Novorossisk, où elle est élue déléguée au VIII ^e congrès du parti.
15 avril	Élisabeth revient à Anapa. Meurtre à Anapa de P. I. Protapov (funérailles le 19 avril).
après le 20 avril	Élisabeth se rend à Moscou pour raisons politiques.
20-27 mai	À Moscou se tient le VIII ^e soviet du parti des SR de droite, auquel Élisabeth participe avec voix consultative en tant que représentante de Novorossisk.
juin-juillet	Élisabeth réside à Moscou, où elle rencontre fréquemment A. Tolstoï, Ilya Ehrenbourg et la poétesse V. Merkourieva.
28 août	Anapa est prise par l'armée des volontaires de Denikine.

mi-octobre - novembre - décembre	Élisabeth revient à Anapa après six mois de « risque et de conspirations ». Elle est arrêtée et détenue à Anapa, puis libérée sous caution.
1919	
24 janvier	Yakov Sverdlov signe une directive secrète prescrivant une implacable politique de terreur à l'égard de tous les cosaques impliqués d'une manière directe ou indirecte dans la lutte contre le pouvoir des soviets.
février	Publication, à Moscou, du recueil de poèmes <i>Le Salon d'automne des poètes</i> , préparé par I. Ehrenbourg. Y sont publiés quatre poèmes d'Élisabeth.
15 mars	À Ékaterinodar, une cour martiale juge Élisabeth. Elle est condamnée à deux semaines de détention.
24 mars	Le journal <i>Le Feuillet d'Odessa</i> publie la lettre ouverte d'un groupe d'écrivains à la défense d'Élisabeth. La lettre est signée : M. Volochine (auteur du texte), A. Tolstoï, L. Grossmann, V. Inber, N. Krandievskaja et d'autres.
27 avril	Le journal soviétique <i>Izvestia</i> publie une note sur le procès d'Élisabeth.
2 ^e moitié de l'année	Élisabeth épouse, à Ékaterinodar, D. E. Skobtsov (1885-1969).
20 novembre	Dissolution, par le général V. L. Pokrovski, de la <i>Rada</i> (Assemblée) régionale du Kouban (Ékaterinodar) – qui défendait la séparation du Kouban de la Russie et une république indépendante. Le 22 novembre, le leader cosaque modéré D. E. Skobtsov est élu président de la <i>Rada</i> .
décembre	La <i>Rada</i> législative du Kouban est restaurée. À la place de D. E. Skobtsov, le régionaliste koubanais de gauche I. P. Timochenko est élu président.

1920	
17 mars	Ékaterinodar est occupée par des détachements de l'Armée rouge.
24 mars	La 15 ^e division de tirailleurs de la 1 ^{re} armée de cavalerie rouge prend Anapa et installe dans la ville le pouvoir soviétique.
26-27 mars	Élisabeth, sa mère S. B. Pilenko et sa fille Gaïana, sont évacuées avec une multitude de réfugiés de Novorossisk vers le port géorgien de Poti, sur le bateau italien « Baron Beck ». D. E. Skobtsov est évacué de son côté avec le gouvernement cosaque koubanais.
mi-avril	En Géorgie, Élisabeth donne naissance à un fils, Youri. Il sera baptisé le 25 novembre 1924 en Serbie.
21 avril	Le capitaine d'État-major D. Y. Pilenko, frère d'Élisabeth, décède du typhus. Le certificat de décès est remis à sa mère S. B. Pilenko, le 16 août 1920.
fin de l'année	La famille Skobtsov se réunit à Constantinople.
1921	
8 avril	Le patriarche Tikhon de Moscou nomme l'archevêque Euloge (Guéorguievsky), administrateur de l'Église orthodoxe russe en Europe Occidentale. Le 30 janvier 1922, Mgr Euloge est élevé au rang de métropolite.

Chronique de la vie de Mère Marie

1922	
4 décembre	En Serbie, Élisabeth donne naissance à une fille, Anastasia. Elle sera baptisée avec son frère Iouri le 25 novembre 1924.
1923	
janvier	Le métropolite Euloge (Guéorguievsky), primat de l'Église orthodoxe russe en Europe Occidentale, transfère sa résidence de Berlin à Paris.
1924	
janvier	La famille Skobtsov déménage de Serbie à Paris.
28 octobre	Reconnaissance diplomatique de l'URSS par le gouvernement français. Le drapeau rouge est hissé à l'ambassade de Russie à Paris.
1925	
1 ^{er} mars	Consécration de l'église Saint-Serge à Paris.
milieu de l'année	Inauguration, à Paris, de l'Institut théologique Saint-Serge (les cours commencent en septembre).
20 septembre	Ouverture de la « Maison des cosaques » à Paris. D. E. Skobtsov accomplit un important travail social auprès des cosaques émigrés. É. Sk. publie quelques notes sur les cosaques dans les journaux parisiens.
1926	
7 mars	Anastasia, la fille d'Élisabeth, décède d'une méningite à l'Institut Pasteur à Paris.

1927	
date non établie	Les époux Skobtsov se séparent : Gaïana, l'aînée, reste avec sa mère, Youri, le cadet, avec son père.
date non établie	L'Action chrétienne des étudiants russes (ACER) – créée en Tchécoslovaquie en 1923 – s'organise en France.
12-18 septembre	5 ^e congrès de l'ACER à Clermont, où Élisabeth est élue candidate au Conseil de l'association. Au congrès, Élisabeth fait la connaissance de G. P. Fédotov et B. G. Stark.
date non établie	Élisabeth fait de fréquentes conférences à Paris.
1928	
octobre	Le père Serge Boulgakov tient 10 rencontres hebdomadaires (jusqu'en janvier 1929), consacrées à l'étude de la question de la <i>Sophia</i> - Sagesse divine, auxquelles assistent Élisabeth, Yu. Reitlinger (la future sœur Jeanne, iconographe) .
3 décembre	À Paris, est consacrée l'église de la Présentation-de-la-Vierge-au-Temple. Le jour de cette fête (21 novembre/4 décembre) devient celui de la fête patronale de l'ACER. Le premier recteur de l'église est l'aumônier du mouvement, le P. S. Tchetverikov.
1929-1939	
	Élisabeth donne fréquemment, en tant que représentante de l'ACER, des exposés au Cercle pour l'étude de la Russie, au séminaire consacré à la pensée religieuse et philosophique russe (dirigé par N. Berdiaev), à différentes réunions et soirées. Elle prend part aux congrès de l'ACER.

1930	
24 juin	Le métropolite Euloge est démis de la direction des paroisses russes en Europe occidentale par le Synode de l'Église orthodoxe russe à Moscou. Un schisme se crée dans l'Église russe.
13-19 juillet	7 ^e congrès de la section française de l'ACER à Clermont. Élisabeth en est l'orateur principal.
14-20 septembre	8 ^e congrès général de l'ACER à Montfort. Élisabeth y présente une conférence sur le « Travail avec les jeunes ». À ce congrès, Élisabeth est nommée secrétaire itinérante du Mouvement pour le travail missionnaire en dehors de Paris.
1931	
mars	À Paris, une assemblée ecclésiale (réunissant 6 évêques et 200 prêtres), décide de se séparer du patriarcat de Moscou pour rejoindre la juridiction du patriarche (œcuménique) de Constantinople Photius II.
début mars	En raison de l'écoulement du délai de sépulture gratuite, Anastasie Skobtsov est ré-enterrée dans une autre parcelle du cimetière de Bagneux. Conformément à la loi française, Élisabeth assiste à l'exhumation de sa fille. Cet événement accélère sa décision de devenir moniale.
mi-mars	Élisabeth se rend à Nice chez les Fondaminsky où, le 17 mars, elle voit Ivan Bounine, Fédor Stepoun et Galina Kouznetsova.
2 ^e moitié de septembre	Élisabeth se repose dans un camp féminin de jeunesse au bord de l'océan au nord de Bordeaux.
date non établie	Élisabeth présente de nombreux exposés et conférences, participe aux travaux des congrès et réunions de l'ACER.

1932	
7 mars	Le métropolite Euloge accorde le divorce religieux à É. Y. et D. E. Skobtsov. Ils ne demandent pas le divorce civil et, juridiquement (selon la loi française), resteront mariés jusqu'à la fin de leurs jours.
16 mars	En l'église Saint-Serge de l'Institut de théologie orthodoxe de Paris, le métropolite Euloge confère à Élisabeth la tonsure monastique, sous le nom de Marie, en l'honneur de sainte Marie l'Égyptienne. Après la tonsure, Mère Marie [MM] passe les trois jours et nuits requises dans une solitude absolue en l'église Saint-Serge.
9 avril	Réunion constitutive de l'Union des chômeurs russes de Paris. MM est élue au conseil d'administration.
24-31 juillet	Au monastère de la Dormition à Piukhtitsy (Estonie) se tient le 2 ^e congrès de l'Action chrétienne des étudiants des pays baltes aux travaux duquel participent MM, le prof. B. Zenkovsky et le P. Serge Tchetcherikov. Le 28 juillet, elle présente un exposé : «La conscience religieuse dans l'âme du peuple russe».
fin août - 1 ^{re} moitié de septembre	MM voyage en Lettonie et Estonie, et se rend en Finlande, à Valaam.

Chronique de la vie de Mère Marie

septembre	MM signe le contrat de location d'une maison (au 9, Villa de Saxe à Paris) afin d'en faire un foyer pour femmes seules. M ^{sr} Euloge assume les premières dépenses.
24-26 septembre	À un congrès, consacré aux problèmes de la culture orthodoxe (Paris), MM relate ses impressions de son voyage dans les pays baltes.
27 novembre	Au 10, boulevard Montparnasse à Paris, se tient une réunion publique de la Société philosophico-religieuse sur le thème « Les causes du mouvement athée mondial ». Exposés de N. Berdiaev, du père S. Boulgakov. MM participe aux travaux. Elle fait connaissance du critique C. V. Motchoulski.
10 décembre	Collecte de fonds à l'église de la Villa de Saxe. Intervention du père Lev Gillet.
26 décembre	Congrès de l'ACER. MM présente un exposé sur « Le service de l'Église au monde ».
1933	
21 janvier	Au 9, Villa de Saxe (chez MM), se tient une réunion de la Ligue de la culture orthodoxe. C. Motchoulski y présente un exposé. M ^{sr} Euloge assiste à la réunion.
22 janvier	Le P. Serge Boulgakov célèbre la liturgie en l'église de la Villa de Saxe.
8 novembre	Ouverture des cours théologiques (missionnaires) à la Villa de Saxe, pour 56 auditeurs, qui étudieront l'Écriture sainte, l'histoire de l'Église, la liturgie, l'apologétique, la théologie dogmatique. Leçon inaugurale du P. Boulgakov. À ces cours, MM présente divers exposés.

23 décembre	Congrès des travailleurs orthodoxes russes à Knutange. MM fait partie des orateurs.
1934	
août	MM loue une maison au 77, rue de Lourmel. Le 8 septembre, son foyer y a déjà déménagé depuis le 9, rue Villa de Saxe.
24 août	À Paris, décède le prêtre Alexandre Eltchaninov, collègue et ami de MM à l'ACER. Quelques jours plus tard, elle assiste à ses funérailles à Meudon, et en 1935, dans un recueil consacré au p. Alexandre, elle publie deux articles à sa mémoire.
14 novembre	Célébration de la première fête patronale au 77 rue de Lourmel (église de la Protection-de-la-Mère-de-Dieu). Ce même jour, MM réunit Th. Pianov et C. Motchoulski pour organiser ensemble un « travail chrétien-social ».
25 novembre	MM visite les Berdiaev à Clamart, où elle rencontre les époux Fédotov.
1935	
3 janvier	MM prend la parole à une soirée, consacrée à la mémoire du P. Alexandre Eltchaninov.
17 février	MM est reçue chez les Berdiaev. Entre autres, sont présents, présents les époux Fédotov, C. Motchoulski, la femme d'I. E. Fondaminsky.
mai (?)	MM se rend pour deux semaines à Riga, visite le couvent féminin de la Sainte-Trinité, où elle expose ses plans en vue de créer une association chrétienne sociale – la future « Action orthodoxe ».

Chronique de la vie de Mère Marie

27 mai	Réunion du secrétariat général de l'ACER à Paris, MM raconte son voyage en Lettonie.
1-4 juin	Réunion du Conseil élargi de l'ACER à Boissy (près de Paris). Le 1 ^{er} juin, MM y présente un exposé sur la vie de la jeunesse dans les États baltes. À la réunion assistent M ^{gr} Euloge et le P. Serge Boulgakov.
8-10 juin	MM prend part au Congrès de l'ACER à Boissy.
21-25 juin	À Paris se tient le I ^{er} Congrès international des écrivains pour la défense de la culture. A. I. Tolstoï assiste au congrès en tant que délégué de l'URSS. Il rencontre MM, qui accepte qu'il ramène en Russie sa fille aînée Gaïana.
30 juin	À Saint-Serge, se tient le Jour de la culture religieuse russe, où MM présente un exposé sur « Le service orthodoxe au monde ».
16 mai-21 juillet	À Paris, au Petit Palais, se tient l'exposition d'art italien « De Cimabue à Tiepolo ». Peu avant sa fermeture, MM visite l'exposition.
22 juillet	Gaïana, la fille de MM, arrive avec Tolstoï à Leningrad et s'installe chez les Tolstoï à Detskoe Selo.
automne	MM, avec le P. M. Tchertkoff et Th. Pianov, loue une « maison de repos » pour des tuberculeux en convalescence à Noisy-le-Grand. L'ouverture officielle a lieu en mai 1936, en présence de Mgr Euloge. Dans ce sanatorium, décédera en 1942, le poète C. Balmont, et en 1962, S. B. Pilenko, la vieille mère de MM. C'est là également que D.E. Skobtsov acheva sa vie.

<p>27 septembre</p>	<p>Réunion officielle au 77 rue de Lourmel, où est fondée l'association «l'Action orthodoxe» et en sont adoptés les statuts. Les fondateurs sont : MM, N. Berdiaev, S. Boulgakov, G. Fédotov, C. Motchoulski. MM est élue présidente, C. Motchoulski vice-président, et Th. Pianov secrétaire. M^{gr} Euloge bénit la nouvelle association, et accepte d'en être le président d'honneur. L'association est indépendante de la hiérarchie ecclésiastique ; il s'agit d'une association culturelle et de bienfaisance. Durant les deux-trois ans qui suivent, l'association organisera nombre de rencontres et de réunions au 77 rue de Lourmel. MM y interviendra sur des questions chrétiennes et sociales.</p>
<p>fin d'année</p>	<p>La fille de MM, Gaïana, déménage de Leningrad à Moscou.</p>
<p>1936</p>	
<p>19 mars</p>	<p>Gaïana adresse une lettre à Paris, dans laquelle elle dit travailler dans un atelier d'architecte. Elle participe à l'élaboration d'un projet de sanatorium dans le Caucase.</p>
<p>mars</p>	<p>Une réunion de moines se tient, sous la présidence de Mgr. Euloge, où MM présente un exposé, « Le présent et l'avenir de l'Église ».</p>
<p>environ 12 avril</p>	<p>Gaïana téléphone de Moscou à Paris, pour féliciter sa mère, sa grand-mère et son frère à l'occasion de Pâques (célébrée le 12 avril).</p>
<p>30 août</p>	<p>Gaïana décède subitement à Moscou. Les causes du décès restent jusqu'à présent non élucidées.</p>

Chronique de la vie de Mère Marie

automne	MM ouvre un foyer « à un sou » au 43 rue François Gérard.
2 ^e moitié de septembre	MM reçoit une lettre du mari de Gaïana, G. Méliä, où il relate le décès et les funérailles de celle-ci, et joint un schéma de l'emplacement de sa tombe au cimetière de la Transfiguration à Moscou.
octobre	L'archimandrite Cyprien (Kern) est nommé recteur de l'église de la Protection, au 77 rue de Lourmel. Les relations de MM avec « son » prêtre ne sont pas bonnes. Sur décision de M ^{gr} Euloge, le P. Cyprien est déchargé de ses fonctions le 14 septembre 1939.
1 ^{er} octobre	MM est élue membre du Conseil de l'ACER (où elle était candidate depuis septembre 1927).
1937	
11 février	Un office funèbre à la mémoire de Pouchkine est célébré à l'église de la rue de Lourmel. La chorale est dirigée par F. C. Patarjinsky.
printemps	Mère Marie fait publier à Berlin un recueil intitulé <i>Poèmes</i> .
28 février	L'association des Russes de Clichy, l'ACER et l'Action orthodoxe tiennent un 5 ^e congrès religieux. MM, Th. Pianov, C. Motchoulski y présentent des exposés sur le thème « Notre responsabilité devant l'Église et la société ».
16-19 juin	MM prend part à la conférence des organisations religieuses et sociales à Boissy, où elle présente un exposé.
12 juillet	MM fait célébrer un office funèbre pour Gaïana.

1938	
20 novembre	À l'académie philosophico-religieuse (dirigée par N. Berdiaev) dans les locaux du 77 rue de Lourmel, se tient une réunion publique sur le thème « Le monde chrétien et le racisme ». Parmi les intervenants, MM sur le thème : « La pensée russe et le racisme ».
1 ^{re} moitié de décembre	À la demande de l'Action orthodoxe, MM visite des établissements psychiatriques à Paris et en province, cinq jours durant. En janvier 1939, elle publie dans les journaux des comptes rendus de ce voyage.
1939	
janvier-juin	MM et N. Berdiaev soutiennent G. P. Fédotov dans son conflit avec l'Institut de théologie et le métropolite Euloge à propos de la liberté de conscience et de pensée.
14 mai	Avec C. Motchoulski et Th. Pianov, MM est reçue chez N. Berdiaev (à ses soirées des 29 mai, 24 septembre, 10 octobre, 5 novembre et 31 décembre 1939, et 4 février 1940).
29 mai	Réunion chez N. Berdiaev à propos de « l'affaire Fédotov ». MM ne se résout pas à rompre avec la hiérarchie.
24 septembre	En raison du début de la guerre, au 77 rue de Lourmel se tient une réunion de l'Action orthodoxe ; discussion sur le thème « Face aux nouvelles épreuves ».

Chronique de la vie de Mère Marie

10 octobre	Un nouveau recteur est désigné pour l'église de la Protection-de-la-Mère-de-Dieu, rue de Lourmel : le P. Dimitri Klépinine.
5 novembre	Réunion chez les Berdiaev. N. Berdiaev présente un exposé sur le thème : « La guerre et l'eschatologie ». Le prof. N. Alexéiev, G. Fédotov et MM prennent part à la discussion.
31 décembre	MM fête le nouvel an 1940 chez les Fédotov. À minuit, G. Fédotov prononce un discours de circonstance. MM intervient ensuite, elle n'est guère optimiste. Selon V. S. Yanovski, ce réveillon « ressemblait plutôt à une veillée funèbre ».
1940	
21 janvier	G. Fédotov, I. Fondaminsky, MM, se réunissent chez N. Berdiaev. Ils discutent d'une proposition de leurs amis français consistant à rédiger un recueil d'articles afin de « révéler la véritable personnalité de la Russie qui avait été défigurée par le bolchevisme ».
4 février	Réunion chez les Berdiaev, sont présents : MM, I. Fondaminsky, des philosophes allemands et français. La discussion porte sur la signification spirituelle des événements. Tous sont d'accord pour conclure qu'il est indispensable d'unir leurs forces pour combattre le mal.
printemps	MM, en tant que membre du « Comité d'aide aux malades psychiatriques russes », visite 17 institutions, afin d'aider ceux qui sont en bonne santé à reprendre une vie normale.
28 avril	Célébration solennelle de Pâques en l'église du 77 rue de Lourmel. Le P. Klépinine célèbre revêtu d'une nouvelle chasuble brodée par MM.

12 mai	Fin de la « drôle de guerre » en France. Réunion le soir chez les Berdiaev, sont présentes 12 personnes venues de Paris, dont MM. Fédotov dit que la demeure des Berdiaev était devenue leur état-major. Une canonnade avait éclaté cette nuit.
19 mai	I. Fondaminsky, C. Motchoulski et MM se réunissent chez les Berdiaev : discussion intéressante sur la portée de ce qui est en train de se passer. Les Allemands sont à deux heures de route de Paris.
été	Le comité ouvrier juif des États-Unis a préparé une liste de personnes susceptibles d'obtenir un visa pour les États-Unis. Y figurent, entre autres : G. Fédotov, N. Berdiaev, I. Fondaminsky et MM. Excepté Fédotov, tous restent en France. MM disait se préparer à œuvrer non seulement parmi les Russes mais aussi parmi les Français et les Allemands.
3 juin	Bombardements de Paris par l'aviation allemande. Nombreuses victimes.
12 juin	MM accompagne, gare de Lyon, son fils qui s'apprête à quitter la ville avec C. Motchoulski. Il se ravise au dernier moment et décide de rester.
14 juin	Occupation de Paris par les nazis.
22 juin	L'« armistice » entre la France et l'Allemagne est signé à Rethondes, dans la forêt de Compiègne. Le 24 juin, un « armistice » analogue est signé avec l'Italie. Ils entrent en vigueur le 25 juin. Les deux tiers du territoire français deviennent « zone occupée ».

Chronique de la vie de Mère Marie

fin de l'été	Au 77 rue de Lourmel, MM ouvre, auprès de sa cantine, un kiosque spécial de vente bon marché de produits de première nécessité.
20 septembre	Bombardements de l'Angleterre. Londres est bombardé le 7 septembre. Mère Marie prie C. Motchoulski de consigner son pronostic : « L'Allemagne sortira perdante de la guerre ».
26-30 septembre	Saccage par les hitlériens de la bibliothèque russe Tourgueniev à Paris. À la demande d'I. A. Bounine, B. C. Zaitsev transfère les archives (9 valises) de la bibliothèque au foyer du 77 rue de Lourmel. Les archives seront préservées, I. A. Bounine les récupérera le 1 ^{er} mai 1945.
1941	
mars	Devant une centaine de personnes, Nina Berberova lit sa <i>Résurrection de Mozart</i> , à la cantine de la rue de Lourmel.
	Boris Vildé, fondateur du réseau de résistance du musée de l'Homme, est arrêté par la Gestapo.
juin	Le 22 juin, jour de l'invasion allemande de l'URSS, plus de mille émigrés russes sont arrêtés, dont I. Fondaminsky, Th. Pianov et I. Krivochéine. MM organise à la rue de Lourmel une « usine à colis » afin d'aider les détenus au camp de Compiègne.
Début août	MM rencontre Igor Krivochéine qui vient d'être libéré du camp de Compiègne. Elle accepte d'œuvrer avec lui au sein de la Résistance.
1942	
23 février	B. Vildé et A. Levitsky, membres russes de la Résistance, avec lesquels collaborait MM, sont fusillés à Paris.

25 mai	MM achève son poème autobiographique, « Le jour du Saint-Esprit ».
7 juin	Le décret de la chancellerie hitlérienne du 4 mars sur l'obligation pour tous les juifs de porter l'étoile jaune entre en vigueur en France. Le même jour, MM écrit son poème : « Deux triangles, une étoile ... ». Ce poème est diffusé en <i>samizdat</i> .
15-16 juillet	Rafle massive de juifs à Paris, ils sont parqués au Vélodrome d'Hiver. MM pénètre dans le Vélodrome et y passe trois jours. Elle réussit à organiser la fuite de quatre enfants cachés dans des poubelles.
2 ^e moitié de l'année	MM écrit sa pièce-mystère : <i>Les Soldats</i> .
11 novembre	La Wehrmacht occupe la « zone libre ».
19 novembre	I. Fondaminsky meurt à Auschwitz.
1943	
2 février	Défaite allemande à Stalingrad. Trois journées de deuil sont déclarées en Allemagne.
7 février	MM se rend pour vingt-quatre heures à La Feuillade près de Paris chez D. E. Skobtsov pour s'y reposer.
8 février	Perquisition au 77 rue de Lourmel. Les gestapistes saccagent les locaux de l'Action orthodoxe. Le fils de MM, Youri Skobtsov, est arrêté. Le soir, MM en est informée.
9 février	Retour de MM à Paris. Elle et le P. Klépinine sont arrêtés par la Gestapo et incarcérés au fort de Romainville.

Chronique de la vie de Mère Marie

9 février - 26 avril	MM est détenue à Romainville. Le 25 avril, avec d'autres croyants, elle célèbre Pâques.
26 février	Y. Skobtsov, le P. Klépinine et Th. Pianov sont transférés de Romainville à Compiègne.
26 avril	MM est transférée avec d'autres détenues de Romainville à Compiègne. Ce jour-là, elle peut apercevoir pour la dernière fois, depuis son fourgon, D. E. Skobtsov. À Compiègne, les femmes détenues passent une nuit, et MM rencontre, par hasard, son fils.
27 avril	Parmi 213 détenues, MM est envoyée de Compiègne au camp féminin de Ravensbrück, par le convoi n° 19000.
29 avril	MM arrive à Ravensbrück et passe deux mois en quarantaine.
16 décembre	Y. Skobtsov et le P. Klépinine sont transférés de Compiègne à Buchenwald. Le 25 janvier 1944, ils sont envoyés à Dora, un <i>kommando</i> de Buchenwald.
1944	
28 janvier	S. B. Pilenko reçoit une carte, envoyée de Ravensbrück en décembre 1943 par sa fille, dans laquelle MM écrit : « Je suis solide et en bonne santé » et ajoute : « Je suis devenue tout à fait vieille ».
6 février	Le fils de MM, Y. Skobtsov, périt au camp de Dora, un <i>kommando</i> de Buchenwald. Le P. Klépinine meurt également à Dora le 9 février.
16 avril	Fête de Pâques orthodoxe, MM décore les fenêtres de sa baraque de découpages en papier (toutes les fêtes, y compris religieuses, étaient interdites dans le camp).

Chronique de la vie de Mère Marie

6 juin	Débarquement des Alliés en Normandie, ouverture du second front. MM brode une représentation du débarquement sur un foulard de détenue.
19-25 août	Insurrection de Paris, la ville est libérée. Le 30 août, de Gaulle forme un gouvernement provisoire. En septembre, la France est complètement libérée.
1945	
10 janvier	MM, affaiblie et malade, est transférée au <i>Jugendlager</i> (<i>kommando</i> de Ravensbrück à 1 km du camp principal).
3 mars	Les détenus qui ont survécu – dont MM – sont ramenés à Ravensbrück.
30 mars	Exténuée, MM est, après « sélection », envoyée une seconde fois au <i>Jugendlager</i> .
31 mars	La détenue n° 19263 – MM – est mise à mort dans la chambre à gaz de Ravensbrück.

Moments clefs « posthumes »

1985	
février	L'État d'Israël confère à Mère Marie le titre de « Juste parmi les nations ».
7 mai	Par décret du Présidium du Soviet suprême de l'URSS, Élisabeth Kouzmine-Karavaïev est décorée de l'ordre de la Grande guerre patriotique de deuxième classe.
1987	
14 août	MM est inscrite comme « Juste parmi les nations » au Mémorial de Yad Vashem à Jérusalem. Un arbre à sa mémoire est planté dans l'Allée des Justes.
2000	
	Mise en ligne du premier site consacré à Mère Marie : Sa vie, son œuvre, son destin. http://mere-marie.com/ Auteur du site Xenia Krivochéine
2003	
9 février	À Paris, une plaque commémorative est inaugurée rue de Lourmel, à l'emplacement du foyer de Mère Marie.
2004	
16 janvier	MM, son fils Youri Skobtsov, le P. Dimitri Klépinine et I. Fondaminsky sont canonisés par le patriarcat de Constantinople.
2012	
	Riga : une plaque commémorative est apposée sur l'immeuble où est née Lisa Pilenko, future Mère Marie.

2016	
	À Paris, dans le XV ^e arrdt, une rue est nommée en l'honneur de Mère Marie.
	Les éditions EXMO (ЭКСМО) publient une monographie de Xenia Krivochéine consacrée à « <i>Mère Marie Skobtsov - Une sainte qui appartient à notre temps</i> »
2018	
	Yalta, Crimée : une plaque commémorative est apposée sur l'immeuble du gymnase où Lisa Pilenko a fait ses études secondaires.

СЕПТИМЪ

МАРІА
ПАГІЖСКАА



ЕДИНСТВУ
ДУХОВУ МОЮ
БЫДЕТЕ И ОУМЪ
И ИСТИНУ
И ИСТИНА
СЕОБРАДНІТЪ ЕСТЬ

TROPAIRE DE NOTRE MÈRE
PARMI LES SAINTES
MARIE DE PARIS,
Ton 2

Qu'ils sont grandioses les exploits de la foi !
Dans la source de flamme, la vénérable
martyre Marie se réjouissant comme dans
une eau reposante. Car, consommée par le feu
comme un holocauste, elle fut offerte à la Très-
Sainte Trinité comme un pain agréable. Par ses
prières, ô Christ Dieu, sauve nos âmes.



PRIÈRE AUX SAINTS
HIÉROMARTYR DIMITRI,
HOSIOMARTYRE MARIE,
MARTYRS GEORGES ET ÉLIE

O serviteurs de Dieu bienheureux et remplis de sagesse divine ! Vous avez sanctifié notre terre par vos exploits et maintenant vous vous tenez devant le trône divin et vous intercédez sans cesse pour nous. Maintenant nous, pécheurs, les plus petits de vos frères, osons vous offrir ce chant de louange. Nous magnifions vos grands exploits, soldats spirituels du Christ, qui par la patience et le courage avez assujetti l'ennemi jusqu'à la fin et nous avez libérés de la tentation et de ses filets. Nous disons bienheureuse votre sainte vie, illuminateurs divins, qui nous éclairez par la lumière de la foi et des vertus et illuminez divinement notre cœur et notre esprit. Nous louons votre amour

imitant celui de Dieu, vous nos intercesseurs et nos protecteurs, et mettant notre espoir en votre aide, nous accourons vers vous et nous écrivons : affermissez-nous pour que nous tenions fermement jusqu'à la mort dans la foi du Christ, afin qu'aucune affliction, ni angoisse, ni persécution, ni la faim, ni la pauvreté, ni le danger, ni le glaive, ne puissent nous séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus Christ. Souvenez-vous de notre faiblesse et par vos prières demandez au Christ notre Dieu, qu'ayant traversé l'océan de cette vie, nous puissions parvenir au havre du salut éternel et demeurer avec vous dans la grâce et l'amour pour les hommes de notre Sauveur et Seigneur Jésus Christ, à qui revient la doxologie incessante et l'adoration avec le Père éternel et le Très-saint Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.



TABLE DES MATIÈRES

I	7
II	15
III	21
IV	29
V	35
VI	45
VII	51
VIII	57
Chronique de la vie de Mère Marie	63
Moments clefs posthumes	92
Troisième de notre Mère parmi les Saintes	
Marie de Paris	95
Prière aux saints martyrs	96



XÉNIA KRIVOCHÉINE

Née à Saint-Pétersbourg, elle est diplômée de l'Institut du Théâtre, de la Musique et du Cinéma. Xenia Krivochéine est parisienne depuis 1980.

À partir de 1969 elle commence à travailler d'une manière professionnelle, illustrations de nombreux livres et albums pour enfants, essentiellement des contes populaires russes. Ces livres sont connus en Occident, ils ont été édités en France (*L'École des Loisirs*, *Flammarion*, etc.), en Allemagne, en Finlande, en Australie.

Artiste peintre, essayiste, elle a beaucoup exposé et publié en Russie comme en France ses textes littéraires et historiques, étudie en profondeur les archives de l'émigration.

Xénia Krivochéine pris, durant de nombreuses années, une part très active dans la préparation pour publication de l'héritage spirituel de M^{gr} Basile (Krivochéine), archevêque de Bruxelles et de Belgique (ÉOR) ; elle a également étudié la vie et l'œuvre de mère Marie (Skobtsov) à laquelle elle a consacré de nombreux articles, un livre : *Mère Marie (Sobtsov), une sainte de nos jours* et un site internet <http://mere-marie.com/>. Xenia, qui vit à Paris, intervient régulièrement avec son mari Nikita sur les médias russes et français, ils sont les principaux rédacteurs du site « Parlons d'Orthodoxie » (www.egliserusse.eu/blogdiscussion/) du diocèse de Chersonèse (ÉOR).

En 2019 les Éditions Sainte-Geneviève ont publié *Des bulbes d'or dans le ciel de Paris*.

Imprimé chez
Accent Print, Suceava,
Roumanie
Dépôt légal: mars 2020



Traduction
du livre par
Nikita Krivochéine
et du poème par
Serge Model

*Pour le 75^e
anniversaire de
la mort de Mère
Marie Skobtsov à
Ravensbruck en 1945*

Chers amis,

Je tiens à vous parler d'une femme remarquable
dont le nom appartient à l'histoire du XX^e siècle.

Sa vie est en quelque sorte similaire à celle de
nombreux russes ayant connu la révolution de 1917
et contraints à l'exil.

Ce livre est destiné aux adolescents comme aux
adultes, aux croyants comme aux agnostiques.
Chacun a dans son cœur l'amour, l'espoir et la
compassion...

Xénia Krivochéine